



Der Universitätsbibliothek zu Toronto
als Geschenk überreicht
von
der Königlichen öffentlichen Bibliothek
zu Dresden (Königreich Sachsen)
1892

1029



LETTRES
DE MADAME
LA PRINCESSE DE G^{**}.

PREMIERE PARTIE.

1727

△

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

HI
G642k

LETTRÉS

DE MADAME

LA PRINCESSE DE G** *Onz...*

*Écrites à ses Amis , pendant le
cours de ses voyages d'Italie ,
en 1779 & années suivantes.*

PREMIERE PARTIE.



PARIS,

CHEZ J. DUPLAIN, Libraire, Cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie Française.

Doublette.

1790.

34, 400.

24176
818192

A V I S

DE L'ÉDITEUR.

CES Lettres sont la correspondance de Madame la Princesse de G** avec ses amis. Au milieu des embarras & des fatigues inséparables des voyages, elle paroît toujours la même, & s'occupe moins à décrire minutieusement les objets, qu'à peindre les sensations qu'ils lui font éprouver. Les mœurs & les usages des pays qu'elle parcourt, sont toujours représentés avec intérêt & avec une vérité piquante. Sa critique, fine & légère, attaque les défauts, les vices & les foiblesses, en pardonnant à l'humanité ses écarts. Eclairée par une philosophie saine, elle dis-

I. Part.

a

tingue les vrais Philosophes de ceux qui n'en ont que le nom. Jeune encore, elle n'a d'autre passion que celle des Lettres, même au milieu des agitations & des persécutions qu'elle éprouve de la part de ceux dont elle mériterait d'être adorée par ses vertus & ses sacrifices.

Ces Lettres, où elle se montre toute entière, respirent par-tout la morale pure dont son ame est pénétrée; elles prouvent enfin que la Philosophie n'est point incompatible avec l'amabilité, & qu'elle est bien plus le partage des Graces & de la Beauté, que celui de bien des Gens de Lettres qui, trop souvent, n'ont que le masque de la Philosophie.

Nous devons à un ami de sa gloire tout ce que nous avons pu recueillir des Voyages de cette Minerve moderne. Elle étoit au moment de les embellir encore par le tableau de Rome, si digne de ses pinceaux, lorsque les malheurs qu'elle fait entrevoir sous le voile de l'allégorie, dans sa Lettre d'envoi, ont arrêté sa plume, comme elle le dit elle-même d'une manière si touchante, au digne Ami à qui elle adresse ses observations.

Pour achever de la faire connoître, nous renvoyons les Lecteurs au portrait que son mari a fait d'elle : nous l'avons copié d'après un petit imprimé qui nous est parvenu, & nous avons cru devoir l'ajouter à la Lettre écrite à M. le

Duc de G** dans la seconde Partie.
La modestie de cette Dame l'avoit
supprimé ; mais nous l'avons res-
titué , comme un hommage que
nous aimons à rendre à son génie
& à ses vertus.





ENVOI

A M. D E S... V.....

A M A R S E I L L E.

C'*EST* votre amitié, ce sont
ses préventions qui m'ont encoura-
ragée à prendre la plume, c'est donc
à elle que je dois offrir les prémices
de mon Ouvrage, si l'on peut don-
ner ce nom à des Lettres écrites,
chemin faisant, à ses amis & pour
eux seuls. Je vous dirai, comme
le jeune Pline à Tacite, & avec
bien plus de raison que lui: il y
a bien de la différence entre écrire
pour un ami, ou pour la posté-
rité. Je vous dois encore cette of-

frande , comme à la personne à qui mon esprit a le plus ambitionné de plaire ; mais je vous parle de l'esprit , & c'est ce que j'apprécierois le moins dans mon Ouvrage , s'il y paroïssoit. Ah ! il m'auroit bien quittée : l'esprit est une fleur qui se fane & périt à l'aspect des orages ; il n'est pas comme le génie , que rien n'abat & ne peut détruire.

Cet Ouvrage n'est donc que la peinture des objets qui me frappent & qui réfléchissent sur mon ame & sur mon imagination ; c'est donc par-là que je voudrois vous plaire & vous intéresser.

Je vous dirai encore comme un grand philosophe de l'antiquité à un de ses compagnons d'étude : ceci est pour nous , & non pour la mul-

itude ; nous sommes un assez grand théâtre l'un pour l'autre. J'ai joint à mes lettres quelqu'unes de vos réponses , que je n'ai pu séparer de moi ; l'amitié a aussi sa vanité , & nous aimons à nous parler de la gloire de nos amis ; vous verrez par-là que je vous aime bien plus que moi-même , puisque je place mes foibles écrits à côté des vôtres. Les graces de l'esprit, la délicatesse du cœur, l'élévation du génie, & l'aimable philosophie qui y regnent , feront voir que si l'amour est sottement aveugle , l'amitié a de bons yeux, & la mienne surtout.

Il y a bien long-temps que je desire de vous envoyer cet Ouvrage ; c'est à vous seul à qui j'aurois pu le livrer & l'aban-

donner ; outre le goût exquis dont vous êtes doué , vous appréciez l'ame de l'Auteur qui s'y montre souvent , vous connoissez la trempe & la couleur de son imagination , & vous aimez sa gloire ; mais je n'ai pu vous l'envoyer , car je n'ai cessé d'y travailler ; & , en vérité , je ne sais comment je l'ai pu ; ma vie , depuis long-temps , est si orageuse , si cruellement agitée ; les douleurs de l'ame ont tellement affoibli l'esprit en moi , que je regarderois cet Ouvrage comme un miracle de l'amour de la gloire , si je pouvois y prétendre : enfin , je vous l'envoie tel qu'il est sorti de ma tête & de mon cœur.

J'ai tâché de rendre mes descriptions intéressantes , en les animant par le souvenir de l'Histoire

& de la Fable, dont les contrées que je parcours sont le théâtre qui en retrace, à chaque instant, les grandes scènes.

A l'égard du style, il m'a beaucoup plus coûté que les pensées qui viennent naturellement, lorsqu'on en a ; mais pour les polir & les embellir d'un coloris agréable, il faut du temps & de la patience, & je vois bien à présent que le dessin d'un tableau (car les arts ont les mêmes rapports) est bien moins difficile que le coloris, les nuances & les ombres qui lui donnent la vie.

Les orages qui m'environnent, ont fait tomber la plume de ma main, à l'instant où j'allois décrire Rome & la Toscane, que je voulois ajouter à mon Ouvrage,

Rome, sur-tout, qui avoit tant excité mon enthousiasme, & dont la mort est si belle & si éloquente; mais, hélas ! au lieu de belles & riantes peintures, je n'aurois à vous peindre aujourd'hui que d'affreuses & tristes réalités, & ce tableau alarmeroit votre amitié pour moi. Je le réserve, lorsque la tempête que j'éprouve, devenue moins orageuse, me permettra de tenir le pinceau, ou lorsque je serai arrivée au port où je m'achemine.

En attendant, je suis à la merci des vents & des flots, & je contemple du même œil & le rivage & la mort : ainsi calmez vos alarmes, je suis, il est vrai, environnée de dangers ; de sombres nuages obscurcissent mes jours, d'affreux orages les menacent ; mais

*je conserve au sein de la tempête,
ce calme, cette inaltérable paix,
fruit d'une bonne conscience, &
d'une ame fière d'elle-même, & que
rien ne peut abattre.*

*Vous serez bien surpris, aimable
ami, qu'au milieu de tant de dan-
gers, j'aie pu m'occuper d'autre
chose que de mon existence, & vous
direz que l'amour de la gloire est
le plus beau, le plus grand de
tous les amours, puisqu'il brave
le malheur même, & que la force
de l'ame est aussi le partage des
femmes; puissent-elles, en appre-
nant un jour ce que je ménage à
votre sensibilité, ne point se dégoû-
ter de la vertu & de ses sacrifices.
Enfin, si je péris dans la tempête,
j'aurai au moins rempli ma car-
rière avec quelque gloire, par un*

*Ouvrage qui honore bien plus mon
ame que mon esprit , puisqu'il fut
inspiré par l'amitié elle seule : ce
sera donc à elle à m'élever un tom-
beau sur le rivage , & à jet-
ter quelques larmes sur mon sort.
Adieu.*

De Paris , le 9 Mai 1789.

La Princesse de G...



LETTRES



LETTRES

DE MADAME

LA PRINCESSE DE G***.

*Ecrites à ses Amis pendant le cours de
ses voyages d'Italie en 1779 & années
suivantes.*

LETTRE PREMIERE.

A Madame de W.

Gênes 28 Mai 1779.

MA chère amie,

Je me suis attendrie en lisant votre
lettre; votre ame s'y montre toute entière:
c'est elle-même qui l'a dictée. Oui, ma
chère, elle seule fait peindre avec vérité

Partie I.

A

ses peines & ses plaisirs ; l'esprit peut en faire des images bien peintes , mais sans ressemblance. Les expressions de votre joie sur mon mariage sont si vraies , qu'il m'a semblé , en vous lisant , vous voir & vous entendre. Cette douce illusion de l'amitié nous rapproche dans la grande distance qui nous sépare. Combien de fois n'ai-je pas pris la plume avant mon départ ! Que de choses j'avois à vous dire ! Que de sentimens divers à vous peindre ! Mais les approches de mon mariage jetoient mon ame dans une telle agitation , qu'il m'étoit impossible de faire autre chose que sentir. La joie , les plaisirs vifs transportent l'ame au-delà du bonheur.

La cérémonie de notre mariage se fit avec une dignité imposante & touchante tout-à-la-fois. L'Archevêque d'Avignon nous donna la bénédiction nuptiale dans sa chapelle , qu'on avoit ornée de fleurs comme le temple de l'Hymen. Mais , hélas ! ce moment fut mêlé d'un torrent de larmes ; il me fit sentir vive-

ment qu'il me manquoit le plus rendre des pères , & le meilleur des hommes. Toutes les plaies de mon ame se rouvrirent ; il me sembloit que je venois de le perdre ; mon cœur le demandoit , le cherchoit ; je mêlois son nom avec celui de mon époux. Ah ! ma chère , quelle étoit ma situation ! J'étois au comble du bonheur , & la douleur seule remplissoit mon ame.

Nous partîmes une heure après la cérémonie ; notre festin de nôces fut un repas champêtre , servi , chemin faisant , en pleine campagne dans une belle prairie où serpentoient de jolis ruisseaux. Les oiseaux , les fleurs , les zéphirs qui nous caressoient , la gaieté de mon cœur que je voyois dans toute la nature , tout sembloit fêter notre hymen.

Notre voyage a été fort heureux , fort gai jusqu'aux pieds des Alpes ; mais là notre gaieté disparut pour faire place à la crainte & à l'effroi. Il faudroit des couleurs bien vives , bien fortes pour vous

peindre ces contrées montagneuses , où l'on voit la nature informe , dans le chaos , & telle qu'elle dut être à sa naissance , ainsi que les dangers que nous avons courus dans cette route.

Nous avons marché sur les traces d'Annibal. Si ces montagnes alors n'étoient pas plus accessibles , je le plains lui & son armée ; comment aura-t-il fait ? Il avoit beau être bon général , bon soldat , de tels obstacles ne sont pas aussi faciles à vaincre que les hommes & les villes.

Figurez-vous une chaîne de montagnes qui s'étend cent soixante milles le long de la mer , & dont la cime se perd dans les nues ; les unes arides , pelées , couronnées d'énormes rochers ; les autres couvertes de bois touffus , & entrecoupées de vallées profondes.

Voyez-nous dans des *portantines* (1) grimper autour de ces effroyables montagnes par des sentiers roides , tortueux ,

(1) Espèce de chaises à porteurs.

escarpés ; un précipice d'un côté , le terrible élément de l'autre qui , par un mugissement affreux & continu , appelle la mort , & lui crie d'approcher ; tantôt au sommet des montagnes , au milieu des nuages ; tantôt portés dans les abîmes ; par-tout des gouffres , des précipices , ayant toujours la mort autour de soi. C'est dans ces contrées élevées & presque inaccessibles , que l'on voit la nature sauvage dans toute sa laideur ; on n'y apperçoit pas même la moindre trace humaine ; quoique l'on ait des villes & des villages sous les pieds.

Il ne manquoit qu'une tempête à ce pèlerinage ; le second jour le ciel se troubla , des nuages noirs annonçoient un orage. Nous étions au sommet de la montagne , & nous voyions pleuvóir à un quart de lieue sous nos pas. Le soleil , qui nous éclairóit encore , étoit plus triste que les ténèbres. Il s'obscurcit tout-à-fait ; les nuages s'ouvrirent , les vents se déchânerent , la pluie devint un déluge , la

grêle tomboit , la foudre éclatoit sur nos têtes , le tonnerre se propageoit fourdement dans les montagnes , dans les vallons ; nous marchions presqu'au hasard à la lueur des éclairs , au bord des précipices , montant & descendant sur d'énormes rochers par des sentiers perpendiculaires , hérissés de pointes. Nos porteurs , soutenus chacun par deux autres , sautoient d'une pierre à l'autre , se traînoient plus qu'ils ne marchaient , portant , comme par miracle , nos chaises qui , suspendues en l'air , étoient souvent entre d'affreux précipices , & la mer que nous voyions dans les abîmes , & dont l'onde furieuse sembloit s'élever jusqu'à nous.

Je frémissais à chaque pas ; ce n'étoit pas la crainte de la mort qui m'épouvantait : non , je n'ai jamais si bien senti combien la présence de ceux qui nous sont chers nous détache de nous-même dans les dangers ; je ne voyois que mon époux.

A peine trouve-t-on dans ces lieux

agrestes un toit pour se mettre à l'abri pendant la nuit. Nous avons passé les deux premières dans des cabanes de bergers. Le troisième jour, nous en aperçûmes une autre au pied de ces montagnes, & nous y descendîmes; mais qui auroit cru trouver l'urbanité dans des lieux si sauvages? De bonnes gens, habitans d'une ville voisine, vinrent nous arracher de cette humble demeure, & nous offrir l'hospitalité avec cette politesse naturelle, sans fard, qui prend sa source dans l'humanité, & que le cœur accepte si volontiers. Nous restâmes donc deux jours à Onégia, petite ville de l'Etat de Gênes, où l'on voit encore dans la campagne la simplicité & l'innocence de l'âge d'or.

L'aménité que présente le pied de ces montagnes, forme un beau & singulier contraste avec l'âpreté de leurs sommets. Les bois d'orangers, les collines couronnées d'oliviers, les vallons couverts de beaux arbrustes & de plantes odoriférantes; les fleurs vives & éclatantes qui colorent

la terre , & parfument l'air ; les villes & les villages situés tantôt dans la plaine , tantôt sur les collines & dans les vallons , tout le long de la côte qui borde la mer ; cette scène continuelle de Nice à Gênes est d'une beauté , d'une magnificence digne de la nature même , si gracieuse , si prodigieuse sur ce rivage qu'elle favorise d'un printemps éternel.

Nous poursuivîmes notre route escarpée , & nous arrivâmes à Savone , où un temps très orageux nous arrêta. En attendant le calme , je parcourus les églises ; dont la plupart sont belles & bien décorées ; dans une , je vis un tableau , qui dans ce lieu donne une idée du génie des Italiens modernes. Il représente la plus ancienne histoire du monde ; vous devinez bien que c'est celle d'Adam & d'Eve dont je veux parler. Ils sont dans ce jardin délicieux où ils se trouvèrent en venant au monde , avec tout ce qui les séduisit , l'arbre avec le fruit dont la beauté tenta Eve ; le serpent qui la catéchise sous une

mine très-séduisante , très-persuasive. Ils sont sans doute encore dans l'innocence ; car on les voit sans ces vêtemens qu'inventa le péché. L'innocence va fort bien dans un temple , mais pour cette fois il auroit mieux valu les peindre après l'avoir perdue ; car ils auroient été plus décents. La volupté à côté de la superstition ; voilà la devise Italienne.

A propos de superstition. Un moine tout-à-fait galant , un de ces moines qu'on ne trouve qu'en Italie ; car ici cette espèce de métier n'est point incompatible avec la galanterie : un de ces moines , dis-je , ayant appris que je cherchois un clavecin pour me défennuyer en attendant que l'orage se dissipât , vint lui-même m'en offrir un. Il me parut plaisant , & je le fis causer. Voici un échantillon de sa galanterie. « Père , dites-moi , y a-t-il de » la société dans ce pays-ci ? Peu , ré- » pondit-il , car il y a une disette d'hom- » mes qui a mis les femmes dans la né- » cessité de nous prendre pour leurs Si-

» gisbés. L'Evêque en a murmuré ; il a
 » même employé son autorité pour nous
 » éloigner d'auprès d'elles , mais en vain ;
 » car il faut bien que les dames soient
 » *servies*. Vous en servez sans doute une
 » aussi ; est-elle jolie ? *Si , è la piu bella*
 » *del paese* ». Dans le moment la foudre
 éclate ; mon moine fait un signe de croix ,
 tire une petite clochette de sa poche &
 me la présente , en me disant : « *Prenda ,*
 » *Signora principes sa , e non abbia paura ,*
 » *è benedetta* ». Je lui dis en l'acceptant :
 « Mon révérend Père , les reliques en
 » Italie chassent la foudre ; mais avouez
 » qu'elles n'ont pas le pouvoir de pré-
 » server les femmes de certaines foi-
 » blesses , ni celui de vous rendre moins
 » galans ». Cette petite aventure m'a-
 musa beaucoup , & m'a fait penser que
 les moines ne sont ici que les comédiens
 de la religion , & il faut avouer que ce
 sont des acteurs bien médiocres.

L'orage se calma , les nuages se diffi-
 pèrent , le soleil reparut ; nous partîmes

& continuâmes notre pèlerinage jusqu'à Sestri. Là nous montâmes en carrosse, & laissâmes enfin nos insupportables portantines, détestables voitures, qui par un sautellement continuel, harraissent le corps au lieu de le délasser. J'aurois mieux aimé aller à pied, que d'être ainsi ballotée dans cette route de précipices, où la vie est en danger à chaque instant. En marchant je n'aurois fait que me laisser, & je n'aurois pas eu au moins devant moi l'affligeant tableau d'hommes faisant l'ouvrage des bêtes.

J'ai vu dans cette route, le long de la rivière, des maisons de campagne délicieuses ; ce sont des palais enchantés, tout ce que l'art a de plus riant s'y trouve ; mais il semble n'y paroître que pour imiter la nature. Dans quelques-uns, de grandes salles y sont métamorphosées en jardins, par l'effet des stucs coloriés qui présentent à l'œil tous les jeux de la nature champêtre. Les jardins sont formés par des allées, & des bosquets d'orangers, de

citronniers , de cédrars qui ombragent les fleurs dont la terre est couverte. Ils sont ornés de statues , de fontaines ; les eaux y jouent de mille manières , & l'on y fuit les rayons du soleil dans des grottes rustiques qui semblent être l'asyle des Nymphes des forêts. Ainsi la nature & l'art , s'unissant de concert , font de ces palais champêtres des séjours délicieux.

Enfin , après six jours de marche & de danger , nous voici arrivés depuis hier dans cette grande ville , où l'on rencontre un palais à chaque pas. Adieu , lorsque j'aurai vu Gênes , je vous en parlerai.

L E T T R E II.

A la Mème.

Gênes , 5 Juin 1779.

GÊNES s'élève sur des collines , s'étend sur leur penchant & dans la plaine , remonte & forme un vaste amphithéâtre

autour de la mer. Cette belle & riante situation offre du côté du port un point de vue vraiment théâtral ; mais c'est bien dommage qu'elle soit perdue pour l'intérieur de la ville.

Les rues sont si étroites , qu'à peine trois personnes y passent de front ; les maisons , les palais qui les bordent sont d'une hauteur qui intercepte les rayons du soleil. La ville , espèce de labyrinthe , est obscure , triste , & a l'air d'une prison malgré sa liberté. Deux rues seulement , la rue Neuve & la rue Balbi sont larges , alignées , & les plus belles de l'Europe ; elles sont bordées de part & d'autre dans toute leur longueur de temples & de palais de marbre , avec des façades sur la rue , d'une architecture théâtrale , mais fort riche.

J'ai vu ces palais si vantés ; ils sont en effet magnifiques , trop magnifiques ; il convient peu aux républicains modernes d'être ainsi logés : leur petitesse saute trop aux yeux dans ces grands & superbes édi-

ſices. En voyant ces périftiles , ces cours , ces portiques , en montant ces eſcaliers *grandioſi* , en entrant dans ces appartemens diſtribués avec tant de goût & de nobleſſe , où l'or , l'azur & les pierres précieufes ſont prodigués , en admirant ces galeries , où le génie des grands peintres a fait parler , reſpirer , & preſque ſentir la toile , en voyant ces jardins ſuspendus , l'imagination à cet aſpect chaſſe le maître de la maiſon , & y place un Monarque.

Mais les beaux arts qui embelliffent tout , n'influent guères ſur les graces des femmes qui habitent ces palais. Que n'imitent-elles au moins dans leur habillement , dans leur parure , ce bon goût ; cette élégance naturelle que leur préſentent les différens coſtumes des tableaux qui ornent leur galerie ? On diroit qu'elles manquent de cet heureux inſtinct ſi naturel à notre ſexe. Je veux dire celui de ſavoir ſ'embellir , en corrigeant , par l'art , les défauts de la nature. Dans leur ajuſtement , rien de mouvant , rien

de léger , rien qui annonce la nouveauté ; tout est lourd , guindé , & les grâces semblent être en divorce avec elles.

Les temples sont de superbes galeries ; l'or , le bronze , le marbre y éclatent de toutes parts ; & la peinture , la sculpture y parlent aux yeux & à l'imagination. On voit bien que les Italiens font passer la dévotion par la tête , pour la faire descendre au cœur.

L'Annonciade est une des plus grandes églises de Gênes ; elle est partagée en trois nefs soutenues par des colonnes d'un marbre blanc & rouge très-éclatant. La voûte est peinte & dorée , de même que la coupole. Le tour de l'église est orné de tableaux précieux.

Celle de Saint-Ambroise est de la plus grande magnificence ; la façade extérieure est d'une architecture noble , l'intérieur est orné de colonnes de marbre de diverses couleurs ; les tableaux sont du pinceau de Rubens & du Guide. Les cours , les terrasses , les galeries , les escaliers sont

de marbre , & soutenus par des colonnes.

L'église de Carignan est d'une architecture simple & noble ; Puget l'a ornée de statues.

Cependant les beaux arts qui se montrent ici avec tant de profusion , n'y sont pas dans leur pays natal. Les sciences, la littérature & la poésie y sont absolument étrangères ; la musique même , l'art favori des Italiens , y est peu aimée & peu cultivée.

Les hôpitaux sont des palais construits & décorés avec la plus grande magnificence ; que d'humanité dans ce luxe ! qu'il est beau de faire oublier , même un instant , la misère , quand on ne peut pas entièrement la soulager ! Elle se fait là au moins illusion , & perd le souvenir d'elle-même. Cette illusion , en adoucissant les blessures de l'ame , guérit souvent le corps ; que j'aime ce luxe ! que je le respecte ! Si j'étois Souveraine , la maison des pauvres seroit le plus beau de mes palais.

Mais

Mais ne croyez pas que cette magnificence soit au détriment de l'essentiel. La salubrité de l'air, la propriété, la bonté des alimens, les soins extrêmes, tout y soulage & console la misère. On y voit les statues des fondateurs & des bienfaiteurs du lieu : la reconnoissance fait à qui s'adresser. Adieu.

L E T T R E I I I .

A la Même.

Gênes, 19 Juin 1779.

JE viens de voir le Dôge, il fait très-bien les honneurs de la République ; son palais ressemble un peu à une forteresse, sa forme est un carré, la façade est ornée de colonnes & de statues de marbre ; les cours, les escaliers, les galeries ont de la grandeur. Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce palais, c'est la salle du grand conseil ; elle est d'une belle archi-

recture , environnée de colonnes & de statues des illustres Génois : hommage qui, dans une République , est le germe des grands talens & des vertus patriotiques.

Au reste , il s'en faut bien que la République soit aussi bien logée que les Républicains.

J'ai fait hier mon apparition dans le monde , non sans un peu de répugnance ; cela dérange mes courses curieuses , & vous savez que j'aime mieux les choses que les hommes ; elles sont moins monotones , car ils sont presque par-tout les mêmes.

La Noblesse se rassemble le soir tour-à-tour dans les beaux palais dont je vous ai parlé ; ces assemblées sont très-brillantes , au moins pour les yeux ; on les appelle *conversazioni* , quoique personne n'y parle. Cette espèce d'animal qu'on nomme *Sigisbé* détruit l'esprit de société , comme les mœurs , dont je ne vous fais point le tableau ; car elles sont trop choquantes , trop révoltantes. Pour faire un bon tableau,

il faut que le modèle qu'on a devant les yeux plaise ou intéresse.

Un peuple féroce, le mélange de superstition & d'hypocrisie, l'extrême licence & le mépris des mœurs où les liens de la nature & de la société sont presque nuls, le poignard levé si souvent par la trahison; ces images hideuses me glacent, m'épouvantent, repoussent ma main, & font tomber mes pinceaux! Mais ramassons-les pour peindre la belle nature.

Les environs de Gênes sont enchanteurs, & sur-tout le délicieux vallon de la Polcevera, qui a pris son nom de la rivière ou torrent qui le traverse. Sa configuration pittoresque, les palais peints avec des jardins en terrasse qui le bordent des deux côtés, la mer qui le termine, en font le paysage le plus charmant.

La côte de Seste *di Ponenti*, offre des paysages qui ne sont pas moins agréables; de riantes collines, couvertes de palais & de jardins d'orangers, s'étendent en

amphithéâtre le long de la mer , sur laquelle la vue domine au loin : le contraste de ce sérieux élément & de cette belle & gracieuse nature charment les yeux & l'imagination.

J'ai parcouru ces palais , dont la plupart sont grands & magnifiques ; mais ce qui est vraiment enchanteur , ce sont les jardins. C'est-là que la nature étale avec un faste éclatant tout ce qu'elle a de plus beau & de plus rare ; les sens y sont dans une jouissance continuelle , le parfum des fleurs , la vue qui se promène , & qui parcourt avec enthousiasme les trésors de cette belle nature , le doux murmure des eaux , le chant des oiseaux , dont ces lieux charmans semblent être l'unique asyle ; tout ce que l'on voit , tout ce que l'on entend , jusques à l'air qu'on y respire , tout porte à l'ame une douce & ravissante volupté.

Je voudrois vous peindre le jardin du Prince Doria , qui est sur le rivage , dans une situation délicieuse ; mais il faudroit

un autre pinceau que le mien. Figurez-vous un magnifique berceau d'orangers qui entoure un jardin immense ; en le parcourant, on voit le parterre le plus beau, le mieux dessiné, & dont les arbrisseaux de mirthe sont métamorphosés en oiseaux, en petits enfans par l'adresse du ciseau. Allez-vous-en à présent au haut du jardin, montez quatre marches, & vous vous trouverez dans une galerie d'orangers, ornée de statues, de vases & de fontaines. Cette galerie est le rez-de-chaussée de trois autres semblables qui s'élèvent en amphithéâtre, & toujours formée des mêmes feuillages. Si le charme du lieu ne vous arrête, transportez-vous, pour en voir l'ensemble, dans un pavillon qui est au bas du jardin, & vous serez étonnée, ravie à l'aspect de ce bel amphithéâtre de verdure.

En me promenant dans le parc, je me suis trouvée tout-à-coup au bord d'un lac où l'on voit, au milieu, une île que j'ai prise pour celle de Paphos. Je me suis mise en bateau pour aller voir si l'Amour

y étoit ; mais je n'y ai trouvé qu'un vieux Neptune au lieu de ce joli enfant. Il a pourtant été galant , & m'a fêtée en me faisant jouir des scènes variées de son luxe bruyant,

Dans un autre endroit du parc , j'ai apperçu un théâtre sur un petit coteau ; mais pour cette fois je ne me suis pas trompée , il appartient à l'amour. La nature lui en fit présent , & le forma de ses plus belles fleurs , de ses plus beaux feuillages. Un portique de mirthe & de laurier est l'entrée de ce théâtre magique , formé de trois rangs de gradins en gazon qui s'élèvent en demi-cercle. Par-dessus est un rang de loges ; le jasmin , la rose & l'oranger sont les peintures qui les ornent. La scène est pavée de fleurs , & entourée d'un mur de feuillages , où les fleurs en s'élevant jouent de mille manières. De chaque côté de la scène est une porte formée également de feuillages de myrte , soutenue par des colonnes entourées de guirlandes de jasmins , & dont

les chapiteaux , les bases & les ornemens sont composés de différentes fleurs.

Ces deux portes introduisent sur la scène , au parterre & à l'orchestre , où l'on se trouve vis-à-vis Apollon qui chante sur sa lyre les charmes de la nature , & l'enthousiasme qu'il éprouve. Enfin il ne manque que de voir l'amour y jouer toutes ses malices. Ce perfide enfant se tient caché , mais on le voit par-tout , & on sent bien qu'on est chez lui.

L E T T R E I V .

Ecrita à la Même en route.

Novi , Juin 1779.

Nous sommes sortis de Gênes par le village ou fauxbourg de San Pietro d'Arena , situé au bord de la mer , dont les maisons sont des palais peints en ordres d'architecture. Quoique cette imitation soit contre le bon goût , elle est d'un effet gai & agréable.

De-là nous avons traversé dans toute sa longueur le riant vallon de la Polcevera par un chemin magnifique, bordé d'arbres des deux côtés. Je croyois me promener dans l'allée d'un jardin. La beauté de la campagne, la multitude des palais qui la décorent, les sites riants qui l'animent, m'offroient pendant la route des tableaux mouvans & magiques.

Cette promenade délicieuse nous a menés jusqu'à Campo Marone, petit village sur le penchant d'une colline peuplée de pêcheurs : c'est la première poste. Dans celle qui suit, nous avons traversé la *Bocchetta*, qui ne mérite guères ce joli nom. Cette longue montagne est une des plus hautes de la chaîne de l'Apennin ; il en sort des sources qui forment deux ruisseaux, ou plutôt deux torrens qui coulent en sens contraires, & vont se jeter dans le Pô. Dans cette route escarpée, les efforts pénibles des chevaux me faisoient souffrir ; je disois à chaque instant, pauvres bêtes ! admirez mon bon cœur ; j'ai
fait

fait à pied la moitié du chemin pour les soulager.

Au pied de cette montagne, on trouve la petite ville de Voltaggio, située sur le bord d'un ruisseau, & qui n'a guères l'air d'avoir été la capitale de l'ancien peuple de la Lygurie. Plus loin le bourg de Serravalle, & une autre petite ville appelée Gavi. Dans les vallons & les plaines où sont situées ces villes, la route est plus que difficile; elle est dangereuse par les torrens qui se précipitent des montagnes, & inondent les chemins.

Nous avons enfin quitté cette longue & grande Bocchetta, & nous sommes entrés dans une campagne riante & fertile, dont les chemins bordés de maronniers nous ont conduits jusqu'à Novi, où nous avons couché cette nuit; quel coucher! Lorsque je jette un coup-d'œil sur les lits des auberges, je me félicite d'avoir le mien avec moi; je ne voudrois jamais m'arrêter. Ces stations de tous les soirs

font détester les voyages. L'aspect , la sale rusticité des gîtes , le mal-aise , la mal-propreté qui accompagne par-tout les voyageurs , l'avidité grossière de ceux qui composent ces sortes de maisons ; tout cela , répété à chaque poste , me fait penser & dire souvent que l'Europe est bien loin de cette civilisation dont elle se vante.

Que faut-il pour des voyageurs ? commodité & propreté. Pourquoi ne rencontre-t-on cela nulle part ?

Novi est située en plaine au pied de l'Apennin ; c'est la ville la plus considérable que j'aie rencontrée dans cette route. Elle m'a paru fort peuplée ; c'est la dernière ville de l'Etat de Gênes du côté de la Lombardie.

Plaisance. De Novi à Plaisance, on va en se promenant à travers une plaine fertile, arrosée par plusieurs rivières. On voit sur la route Tortone & Voghera , autres anciennes villes de la Lygurie ; Bruni, gros

village ; Castel San Giovanni , petit bourg appartenant au Duché de Plaisance.

Nous avons ensuite trouvé la Trebbia ; son étendue , la rapidité & la fureur de ses flots , ont glacé mon courage : il a pourtant fallu faire bonne contenance. J'ai maudi la paresse & le flegme des Italiens , qui passent & repassent à chaque instant cette orageuse rivière sans penser à y faire un pont. O Romains , ouvrez les yeux , regardez vos descendans , & pleurez.

A propos des Romains , je parcourois des yeux les bords de la rivière ; j'y cherchois l'endroit où le Héros de Carthage , bien jeune encore , donna de terribles leçons à de vieux capitaines.

Nous avons trouvé le Pô presqu'aux portes de Plaisance ; il s'est offert à nous avec toute sa majesté. Nous voilà assez heureusement arrivés dans cette ville , je m'en félicite , & vous aussi , car mes montées & mes descentes ne vous auront guères amusée.

Plaifance , dans une plaine riante , fertile , femble être au milieu d'un vaste jardin ; elle eft grande , & d'un très-bel afpect ; rues larges & alignées , places décorées , fontaines , temples , palais ; voilà Plaifance , mais c'eft dommage , elle eft fans habitans.

La place principale eft décorée de deux ftatues équeftres en bronze , représentant Alexandre Farneze , & Ranucio fon fils , vêtus à la grecque , d'une manière svelte & gracieufe ; le manteau flottant fur les épaules. Ces deux figures font belles , nobles , & ont de la fierté , fur-tout celle d'Alexandre. Les chevaux respirent ; le feu de l'artifte a animé le bronze.

Un cours délicieux planté de beaux arbres forme l'enceinte de la ville : c'eft-là que je vous laiffe.

Parme. La route de Plaifance à Parme eft délicieufe par la beauté de la campagne , & la variété des payfages.

Les Apennins couronnés de forêts , &

humanisés par les jolies maisons de campagne qui sont à leur pied ; la belle & vaste plaine où coule majestueusement le Pô ; le Val di Taro , dans le milieu duquel passe la rivière de ce nom ; la multitude des bourgs , des villages & des habitations champêtres répandues sur ses bords, dans le vallon & dans la plaine ; les prairies couvertes d'arbres enchaînés par des guirlandes de fleurs & de feuillages , tous ces paysages divers charment & enchantent le voyageur. Je ne m'étonne pas que ce pays ait fait naître de si grands peintres ; on est tenté de devenir imitateur d'une si belle nature ; elle met elle-même , sans qu'on y pense , le pinceau à la main. Le costume des paysannes de ces campagnes est analogue à cette gracieuse nature. Un petit chapeau de paille orné de rubans , de fleurs ou de plumes , voilà leur coëffure , avec des boucles d'oreilles , colliers & bracelets. L'habillement répond à la coëffure ; c'est un corset qui

rend & dessine la taille ; les manches sont attachées par des rubans qui *Voligent* sur les épaules ; la jupe & le tablier sont d'une autre couleur. C'est dans cet habillement pittoresque qu'on les voit former ces belles guirlandes qui enchaînent les arbres. Seroit-ce cette coquetterie qui leur inspire de parer ainsi la nature, ou cette riante nature qui leur inspire cette aimable coquetterie ?

Parme me plaît par son air animé ; c'est une jolie ville , presque belle : elle est située dans une plaine. La rivière de Parma , d'où elle a pris son nom , la divise en deux parties. La plupart des rues sont belles, longues, larges & alignées : il y a de grandes places , mais sans décoration.

Je viens de voir ce théâtre célèbre en imitation de ceux qui ont éternisé la grandeur & la magnificence des Romains ; sa forme est demi-ovale ; autour s'élèvent quatorze rangs de gradins à l'antique , au-dessus desquels sont deux rangs de

loges qui forment deux galeries ornées de colonnes , & couronnées d'une corniche où pose un autre rang de gradins. La scène est vaste & profonde ; quinze mille spectateurs peuvent être assis , voir & entendre ; malgré l'étendue de son enceinte , la voix ne s'y perd pas , & du fond du théâtre on entend à l'extrémité opposée quelqu'un qui parle à demi-voix : effet admirable de la justesse & de l'harmonie de son architecture. En y entrant , on est frappé de sa grandeur & de sa magnificence ; les scènes de nos jours sembleroient bien petites représentées sur ce beau théâtre.

C'est-là où l'on devoit représenter les pièces immortelles des Grecs & des François ; les Héros s'y trouveroient chez eux , & n'auroient point l'air de misère qu'ils ont en France.

Le palais des anciens Ducs a de la grandeur. Une cour majestueuse vous conduit dans de vastes appartemens , dont

les ameublemens ne sont que riches.

En entrant dans la galerie, je suis restée en extase devant un tableau du Corrège ; il représente la Vierge assise tenant dans ses bras l'Enfant-Jesus. Le peintre a exprimé d'une manière sublime, dans le visage de la Vierge, la complaisance de la tendresse maternelle, & cette tranquillité céleste qui naît du bonheur sans mélange.

L'Enfant a l'air d'un Dieu naissant ; on voit dans ses yeux l'aurore de la Divinité : il joue avec les cheveux de la Magdelaine, qui, prosternée, soutient avec sa belle main le pied de cet enfant céleste qu'elle va baiser. Que de graces dans cette belle pécheresse ! En la regardant, on lui pardonne toutes ses foiblesses, & l'on diroit, par sa naïve tranquillité, qu'elle est sûre de son salut. Près de la Vierge, est un Ange qui présente un livre au Jesus, en regardant attentivement la Magdelaine. Ce regard porte un caractère de tendresse si divin, qu'on

droit que le peintre étudia dans les
 ciens l'art d'imiter les passions célestes.
 Je ne vous dis rien d'un autre petit Ange
 qui est près de la Magdelaine , tenant à la
 main une boîte de parfums , ni d'un saint
 Jérôme avec un lion à ses pieds , dont l'air
 sévère contraste avec ce joli monde céleste,
 & qui sans doute n'est là que pour le
 clair obscur du tableau.

Il y a ici quelques belles églises où
 l'on trouve des chefs-d'œuvre en pein-
 ture ; le Corrège sur-tout s'y est signalé :
 Parme étoit sa patrie.

J'ai encore vu une grande Imprimerie
 qui n'imprime que de petites choses.
 Cependant les lettres & les arts n'y sont
 point négligés ; il y a une Bibliothèque
 publique & une Académie de Peinture ,
 de Sculpture & d'Architecture , qui en
 distribuant des prix aux talens , les déve-
 loppe & les encourage.

Après mes courses curieuses , j'ai été
 me promener sur les remparts de la ville ;

promenade délicieuse & champêtre , encore embellie par des points de vue rians & pittoresques.

Nous allons partir , j'en suis fâchée ; cette petite capitale me plaît : il y a à-peu près tout ce que l'on trouve dans les grandes , & bien plus de bonheur peut-être.

En route. J'ai oublié de vous dire que depuis Plaifancé je foule avec respect la voie Emilienne , dont je suis assez contente ; elle est tracée au milieu d'une plaine peignée , parée & parfumée : c'est un vaste jardin. Nous avons couché cette nuit à Reggio , jolie petite ville & assez peuplée. Je suis allée voir ce matin , avant de monter en voiture , dans l'église de la Madonna delle Giarra , un Christ en croix ; l'expression de la tête est d'un pathétique divin. A ses pieds est la Vierge mourante , accablée de douleur , & soutenue par deux saintes femmes. En la regardant , le cœur se serre , les larmes

coulent. Il faut rendre grace au Guerchini de cette belle émotion ; il fait souvent sentir qu'on a une ame tendre. Il a mis dans ce tableau toute la force & l'éloquence de son pinceau.

Reggio n'est point une ville sans nom. Fondée par les anciens Toscans, elle devint ensuite colonie Romaine. Alaric, Roi des Goths, la détruisit.

La Secchia nous a arrêtés tout court ; ses eaux écumantes , agitées , avertissoient de ne pas la passer ; mais j'ai voulu braver l'onde.

Depuis Parme , nous marchons dans une belle & riche plaine arrosée par le Pô , le Panaro & la Secchia. La Lombardie est un beau jardin ; ce sont toujours de vertes prairies où la nature a étendu un tapis de fleurs , sur lequel serpentent de jolis ruisseaux , & d'où s'élèvent une multitude d'arbres plantés en quinconce , dont les allées sont à perte de vue ; de grosses guirlandes de feuillages

les enchaînent tous , & ne les quittent jamais : on diroit que la nature est en fête.

Modène. Me voici dans la patrie de mes pères , où nous ferions encore , si le fatal duel dont on vous a parlé n'en eût éloigné notre branche , dont les biens & les prérogatives ont passé à celle qui reste. Vous avez vu l'acte émané du Sénat de Modène , qui nous a rétablis dans tous les honneurs de notre naissance ; mais pour la fortune , il faut lui laisser faire ses injustices ordinaires.

Modène est aussi dans une vaste & riche plaine ; elle est belle & bien bâtie ; de grands portiques décorent des rues larges & alignées , & donnent à cette ville un air d'uniformité qui ne déplaît point.

Le palais ducal se fait admirer par une architecture à la grande manière ; l'intérieur répond à la magnificence extérieure : on y admire des plafonds du pinceau du Tintoret.

La galerie a encore quelques tableaux précieux ; on y voit la femme adultère : tableau admirable du Titien. Toutes les figures qui le composent sont d'une vérité , d'une expression , & d'un pinceau incomparable. La femme adultère sur-tout est si belle , si touchante , le repentir & le remords sont si bien exprimés dans ses yeux , qu'on seroit presque tenté de lui pardonner..

Il y a ici un théâtre joliment décoré ; il est composé de gradins en amphithéâtre , & orné de colonnes.

Modène doit son origine aux Etrusques , & fut ensuite colonie Romaine. Cette ville joua un grand rôle dans les temps orageux de la République.

C'est à Modène que Brutus trouva un asyle lorsqu'il eut délivré Rome de César. Cette ville s'est encore illustrée en donnant naissance à des personnages distingués dans les sciences , les lettres & les arts. Nous partons.....

En route. Encore une rivière..... elles

sont bien fréquentes... Nous en passons à chaque instant ; nous venons de traverser le Panaro , qui est l'entrée des États du Pape. C'est aux environs de cette rivière qu'Octave , Antoine & Lépide se partagèrent l'Empire du monde ; mais laissons-là ces trois ambitieux , & entrons à Bologne.

L E T T R E V.

A la Même.

Bologne , 12 Juillet 1779.

BOLOGNE est très-ancienne , puisqu'elle existoit du temps de Tarquin : on l'appelloit Felsina. Cette ville , comme la plupart des autres villes de l'Italie , eut le noble instinct de la liberté. Son Sénat en est encore le simulacre.

Sa situation au pied de l'Apennin sur le Rhéno , est belle , & sa construction singulière. On y entre par douze portes

qui aboutissent à des rues larges , longues , décorées de chaque côté de portiques en arcades soutenus par des colonnes, sous lesquels on peut parcourir toute la ville à l'abri des injures de l'air & de l'ardeur du soleil ; mais cet ornement utile en cache un autre , ce sont les palais , les temples , & autres édifices qui décorent cette ville.

Au milieu de la place des Géants , il y a une fontaine devant laquelle il faut s'arrêter. Neptune est là dans toute sa majesté ; il y domine. Quatre tritons sur le piédestal tiennent des dauphins jaillissant de l'eau , qui retombe dans des coquilles. Plus bas quatre Nayades assises sur d'autres dauphins , jettent de l'eau par les mamelles qu'elles pressent de leurs mains : elles sont belles , & même trop belles , pour être exposées à tous les regards. Ce monument est de Jean de Bologne.

Les églises renferment des trésors ; comme tous les temples d'Italie ; ce n'est

point de l'or qu'on y foule dont je veux parler , c'est la peinture qui charme & qui ravit , même en y représentant des objets tristes & douloureux. L'architecture, qui en n'imitant rien de la nature, nous donne pourtant une idée de l'ordre & nous inspire une forte d'élévation ; & la sculpture , qui animant la pierre, nous fait admirer avec plaisir un mausolée où la mort se montrant dans toute sa pompe, nous réconcilie avec elle , & nous donne presque envie de mourir , tant il est vrai que l'appareil des choses frappent bien plus que les choses elles-mêmes.

Les palais sont beaux , & quoique moins beaux que ceux de Gênes , on y trouve la même magnificence , & dans plusieurs des galeries où les beaux arts sont réunis. Dans celle du palais Saint-Pierre , j'ai vu un des chefs-d'œuvre du Guide , qui m'a frappée & attendrie ; il représente S. Pierre dans la prison ; pleurant son péché , & S. Paul qui le console. Quel pathétique majestueux ! quelle belle

belle & touchante douleur ? L'art ne peut aller plus loin : on croit entendre les paroles consolantes de S. Paul.

Il y a dans ce palais plusieurs plafonds d'un pinceau admirable : on en voit un représentant Hercule étouffant Antée. Guerchin a mis dans cette peinture le caractère fier & sublime de son pinceau. On en voit un autre peint à la grande manière par Annibal Carrache : c'est la vertu ouvrant le ciel à Hercule.

J'ai admiré dans la même galerie un tableau du Guerchin ; il représente une injustice. C'est Abraham chassant Agar ; elle s'en va tenant son enfant par la main, & regardant Abraham avec des yeux pleins de douleur & de confusion ; elle semble lui dire , jette un regard sur cet enfant. Le contraste des sentimens qu'elle éprouve est exprimé avec beaucoup de génie.

En parcourant la vaste galerie du palais Zambeccari , riche de cinq cents originaux , je me suis arrêtée devant Tarquin tenant le poignard sur le sein de Lucrèce.

L'astuce & la fureur sont dans ses yeux ; la beauté séduisante & touchante de Lucrece semble l'animer , & augmenter encore sa fureur. Je tremblois que cet amant féroce n'enlevât à cette héroïne l'honneur & la gloire d'immortaliser sa vertu & son courage.

Le palais Aldrovandi, grand, superbe, a trois cours en enfilade, décoré de galeries soutenues par des colonnes couplées. Deux escaliers analogues vous mènent dans des appartemens vastes & magnifiques. Il y a deux galeries dans ce palais ; l'une de bustes Grecs & Romains ; l'autre de tableaux précieux. Il y en a un où Guido a mis toute la finesse, les graces & le génie de son pinceau : c'est l'Amour dormant sur un matelas de velours cramoisi. Qu'il est beau ! il est encore plus dangereux dans cet état. Plongé dans un doux sommeil, il oublie les agitations qu'il cause, & ne voit point les maux qu'il fait même en dormant. J'aurois bien mieux aimé le voir sommeiller sur un gazon

émaillé de fleurs , ou sous un berceau de myrtes , que sur ce lit de velours. Les dieux aiment-ils le luxe ? L'habile peintre , en représentant un Dieu , n'a pas assez oublié les foiblesses des hommes.

Dans un autre palais , j'ai vu ce même dieu si puissant , & si redoutable , se laisser enchaîner par la fortune , & ne montrer à l'aspect de cette aveugle & fantasque déesse , que la foiblesse d'un enfant. Cette belle peinture de Franceschini , orne un plafond du palais Ranuzzi.

Le grand théâtre est superbe. Si j'avois oublié celui de Parme , je dirois que c'est le plus beau théâtre que l'on puisse voir. La salle est en demi-cercle ; autour règnent plusieurs rangs de gradins en amphithéâtre ; au-dessus s'élèvent cinq rangs de loges saillantes , & séparées par des pilastres dorés. L'avant-scène est formée par des colonnes cannelées d'ordre composite , dont les bases & les chapiteaux sont aussi dorés. Les entrées , les escaliers & les corridors , sont larges & bien

Dij

éclairés ; on peut dire de ces deux théâtres que celui de Parme est une belle imitation des théâtres antiques , & celui-ci le plus beau des théâtres modernes. Adieu.

LETTRE VI.

A la M^{ême}.

Bologne , 15 Juillet 1779.

J'ARRIVE d'un agréable pèlerinage. J'ai été ce matin à la *Madona di San Luca*. J'y suis arrivée par une chaîne de beaux portiques couverts , qui m'a conduite pendant trois milles de la porte de Bologne jusqu'à cette église , qui est sur une montagne. L'architecture en est belle & majestueuse ; on y va révéler le portrait de la Vierge , peint par S. Luc , grand Saint & petit peintre. Au milieu du chemin , on trouve un grand pavillon en architecture , décoré par Bibiano ; il est soutenu sur des ponts , sous lesquels passe le grand chemin : c'est la dévotion qui a fait ce singulier & magnifique ouvrage.

Il y a à Bologne l'Adoption , comme dans l'ancienne Rome ; les familles patri-ciennes sans descendans mâles adoptent de jeunes orphelins élevés dans des con-servatoires ou collèges , auxquels on donne une éducation distinguée & analogue au rang qu'ils doivent avoir. Le Sénat , parmi ces élèves , en choisit un certain nombre ; on met leurs noms dans une urne , & le premier que le sort amene est élu : dès-lors il devient l'héritier du nom, des biens & des titres de la maison qui l'adopte. Cette belle & humaine institution honore cette ville , & fait l'éloge des Bolonois ; ils sont affables , liants , & d'un commerce plein de douceur & d'aménité. Leur ma-nière d'être , leur esprit , leur caractère se ressentent de leur gouvernement. La puis-sance papale est devenue très-pacifique. Ce gouvernement , si censuré par les phi-losophes , est peut-être plus philosophique & plus raisonnable qu'on ne croit. Il est bien moins humiliant pour les hommes d'obéir à l'opinion qu'à la force. Adieu.

L E T T R E V I I I.

A la M^{ême}.

Bologne , premier Août 1779.

J'ADMIRE la science , mais je ne l'aime pas ; car elle tue l'esprit , la gaîté & l'amabilité. Les lumières de notre esprit impriment trop souvent du sombre dans notre ame. Enfin j'aime mieux un beau jardin qu'une Académie. Voilà ce que je me disois hier en promenant mon ignorance autour des ateliers scientifiques , à la célèbre Académie des Sciences ou Instituts , qui est le vrai sanctuaire des Muses , & où chacune d'elles est également révérée.

J'y ai vu le Cabinet d'Histoire Naturelle , qui renferme les productions les plus rares & les phénomènes les plus singuliers des élémens. Cependant j'en suis ennuyée ; je n'aime point la nature en histoire , & encore moins en pétrifi-

cation : tout cela ne dit rien à mon cœur , & le glace. Heureusement les beaux arts sont venus à mon secours ; sans eux , je ne fais trop ce que j'aurois fait de mon ennui , car il commençoit à paroître : je le chassois par respect pour la science. Mais j'avois beau le chasser , l'ennui est comme le sommeil ; c'est le sommeil du plaisir , plus on le chasse , plus il accable.

Cette ville savante a un peu dégénéré depuis qu'elle est devenue le rendez-vous de cette espèce de monstres , valets & martyrs de l'harmonie ; lorsqu'ils cessent de chanter , ils se retirent à Bologne.

J'ai vu le célèbre Farinello , ce nouvel Orphée ; il a quatre-vingt ans. L'âge lui a sans doute fait perdre le sentiment de regret qu'à dû souvent lui donner sa belle voix.

Il nous en a fait entendre les derniers soupirs. En vérité , ces sons presqu'éteints animent & attendrissent encore ; il m'a touchée jusqu'aux larmes par cette belle

expression qui est le sublime des beaux arts. Je ne m'étonne point de sa célébrité dans toute l'Europe , & encore moins du rôle qu'il joua à la cour d'Espagne. Si les Souverains cultivoient la sensibilité par la voix des plaisirs délicats, les hommes seroient peut-être gouvernés d'une manière plus conforme à la nature , & par conséquent au bonheur. Voilà une législation plus sensible que savante ; mais la sensibilité n'est-elle pas plus près de la vérité que la science ? Nous partons.

Ferrare. La route de Bologne à Ferrare est très-variée , & se fait par mille détours ; mais on se tire avec assez de peine des marais que forment en certains endroits les eaux des rivières. Dans ce petit trajet , on en passe trois , le Rhéno , le Pô , & l'Adige. Nous arrivâmes hier à Ferrare au coucher du soleil ; l'aspect majestueux de cette ville , & sa dépopulation , me frappèrent : je crus entrer dans un vaste désert. L'herbe croît dans les
rues

ruës ; cette verdure attriste , au lieu d'égayer , car c'est la preuve vivante de la dépopulation.

Cette ville , située sur une des branches du Pô , est belle , grande & régulière. La largeur & l'alignement de ses rues , les édifices qui les bordent, les places, les temples, les palais rendent son aspect grand & majestueux ; mais la plus belle ville du monde , qui n'est pas animée par la population , n'est à mes yeux qu'un beau mausolée qui glace le cœur , & qu'on admire tristement. La solitude de la campagne égaye & nourrit l'ame ; mais une ville changée en désert l'afflige & la flétrit.

J'ai voulu ce matin , malgré ma lassitude , faire un mille pour aller aux Bénédictins rendre hommage au tombeau de l'Arionste , ce Poète vraiment Poète , qui fait la gloire de l'Italie moderne ; il méritoit des autels , & n'a qu'un simple mausolée. Je ne savois comment lui rendre hommage ; je n'avois que des roses , & je les ai jettées sur son tombeau. Nous partons.

Part. I.

E *

Rovigo. Après un chemin assez difficile où l'on va par mille détours , nous avons traversé une branche du Pô : de-là nous sommes arrivés à Rovigo , capitale du Polésin , petite province de l'Etat de Venise. Le Pô , l'Adige , & la Mer , qui l'entourent , en font une presqu'île , & y forment une multitude de ruisseaux qui arrosent & fertilisent cette petite province.

Moncelefi. L'Adige nous suit pas à pas ; nous l'avons trouvé à quelques milles de Rovigo. Je ne fais trop quelle mine il nous a fait, ma vue s'égaroit délicieusement sur ses bords au clair obscur de la lune ; sa lumière , qui se jouoit sur la surface de l'eau & sur son rivage verdoyant , m'a fait rêver agréablement pendant le passage. J'ai quitté la barque avec humeur. Nous devrions ainsi passer la vie en regardant avec plaisir & tranquillité ses surfaces variées , & ses extrémités , contempler du même œil le rivage où nous la parcourons , & le rivage où nous la

quittons ; mais pour cela , il faut à notre ame la sérénité d'un beau clair de lune.

Voilà minuit , c'est philosopher un peu tard ; il faut que je me leve à cinq heures. Ce réveil précipité est encore pour moi un des inconvéniens du voyage. Que je chéris le sommeil , ce doux oubli de la vie.

Nous sommes à Montcelesi ; je n'ai pas voulu aller plus loin : je suis fatiguée , harassée , accablée. Quelle vie que celle des voyageurs ! que ces changemens sont ennemis du bonheur ! Comment l'ame peut-elle s'accoutumer à cette inconstance , lorsqu'elle a pris son pli ? Que me disent tous ces objets qui passent rapidement & se succèdent , sans rien laisser en moi que confusion & désordre ? C'est une espèce de lanterne magique à-peu-près comme celle qu'on fait voir aux enfans , & qui n'instruit guères mieux les hommes.

Montcelesi est un beau village du Padouan , situé au pied d'une haute mon-

tagne , qui , je crois , fait partie des Alpes.

Je vais me coucher , car je n'ai que des idées vagues & fugitives : j'ai laissé mon esprit au bord de l'Adige.

Je suis fort contente du Padouan. En sortant de Montcelesi , nous avons traversé une rivière , & cotoyé un canal qui coule dans une vaste ~~et riche~~ plaine ; il est bordé des deux côtés de belles maisons de campagne & de jardins : c'est ainsi qu'on arrive à Padoue.

Sa situation a l'aspect le plus riant ; elle est dans une belle & riche plaine arrosée par deux rivières qui coulent des Alpes , & qui dans leurs cours fertilisent ses campagnes , & en font de beaux jardins ; mais la ville ne répond pas à l'agrément de sa situation & à la beauté de son territoire. Mal bâtie , irrégulière , elle a des rues étroites , mal pavées , & bordées de portiques de la petite manière sous lesquels on marche , en cherchant des yeux les habitans qui dispaissent , pour ainsi

dire , dans la vaste enceinte de cette ville.

Padoue date de loin ; elle a vu naître Rome. Vous rappelez-vous Antenor , capitaine Troyen , frère du malheureux Priam ? Eh bien ! c'est lui qui fonda Padoue. On voit dans une rue son tombeau élevé sur quatre colonnes , avec une inscription latine. Aussi les Padouans sont-ils fiers de leur antique origine. Ce souvenir leur rend insupportable la domination , ou plutôt l'esclavage où les ont plongés les Vénitiens , qui sont pourtant bien moins illustres qu'eux. Les Padouans les dominèrent , lorsque fuyant les ravages & la cruauté d'Attila , ils vinrent se réfugier dans les Lagunes.

Les Vénitiens , humiliés de les avoir eu pour maîtres , cherchent , par un empire tyrannique , à leur faire oublier leur ancienne puissance sur eux.

Padoue s'est illustrée dans les derniers siècles par son Université , qui propagea les sciences dans toute l'Europe ; mais

l'esclavage tue le génie , & éteint le flambeau de la science. L'édifice est encore digne de sa destination.

Près de là est le palais de la cité, bâti sur les ruines de l'ancien Sénat ; édifice vaste, & d'une architecture noble. La salle principale est d'une grandeur immense ; elle est environnée de colonnes. Les peintures dont elle est ornée sont fort altérées ; elles sont de Giotto, peintre du quatorzième siècle.

On y voit aussi plusieurs monumens élevés à l'honneur des illustres Padouans, & sur-tout un, érigé à Tite-Live, sur lequel s'élève son buste, & qu'on croit être son véritable tombeau. Devant ce palais est une grande place entourée de portiques. Le palais du Podestat est celui des Carrares, anciens souverains de Padoue, à qui les Vénitiens arrachèrent la vie pour s'emparer de leur souveraineté. Ce palais est très-grand, orné de peintures ; il y a une bibliothèque publique.

L'ancien amphithéâtre ne laisse presque

plus rien appercevoir de ce qu'il fut ; il est couvert par les maisons qui l'environnent. On en distingue la forme , qui est ovale ; il sert encore aux spectacles publics.

Je viens de voir Sainte-Justine , église de Palladio : c'est un de ses chefs-d'œuvre. Elle est bâtie & décorée de marbre d'un seul ordre d'architecture , qui s'élève du sol jusqu'à la voûte ; manière simple & noble à laquelle le génie de l'artiste a su donner encore de la majesté. Les chapelles qui sont autour sont ornées de groupes de marbre ; le pavé en est aussi : décoration solide , brillante , & de la plus grande magnificence.

De-là j'ai été me promener *al prato della valle* , superbe place entourée d'un canal orné de statues : on y arrive par quatre ponts levis.

J'erre autour des tombeaux. Les êtres vivans que je rencontre disent si peu de choses à mon cœur & à mon esprit , que je vais chercher les morts ; leurs cendres me parlent

davantage. Je viens de voir à Arquata, à quelques milles de Padoue, celui de l'immortel Pétrarque; ce rendre Poète y est couronné de lauriers. Pourquoi n'a-t-on pas mêlé des mirthes à cette couronne? Il est vrai que le mirthe est l'arbre de la vie, & non celui de la mort; mais Pétrarque est-il mort?

Nous venons de laisser Padoue, & nous voici sur la Brenta, dans une péotte qui ressemble à une maisonnette. Je vous écris dans la plus jolie salle de compagnie que l'on puisse voir sur l'eau; elle est tapissée de glaces; des fenêtres de chaque côté, dans l'intervalle des panneaux, laissent jouir de cette agréable navigation. Un sofa règne autour, une table est au milieu; on est doucement emporté par la rivière, & l'on va ainsi jusqu'à Venise, faisant la conversation, la lecture, de petits repas, des lettres bavardes; & lorsqu'on regarde au rivage, on est enchanté par des points de vue riens, pittoresques, & qui varient continuellement.

La Brenta partage une belle & fertile campagne; des palais magnifiques, des jardins délicieux, de petites villes très-animées bordent des deux côtés toute l'étendue de son rivage, qui a vingt milles de longueur: c'est une belle scène champêtre mêlée des magnificences de l'art.

Nous entrons dans les Lagunes. . . . J'apperois dans le lointain les petites îles qui entourent Venise elles semblent flotter sur les ondes. . . . Nous voici à Venise tout ce qui s'offre à mes regards me frappe, m'étonne. . . . Une ville au sein de la mer ! quel prodige ! Je vois des palais superbes, des temples majestueux sortis du sein des eaux. . . .

Tout cela me semble une magie plutôt que l'ouvrage des hommes, & c'est pourtant la crainte & la peur qui créèrent cette ville extraordinaire. Le courage ne fit jamais rien d'aussi beau, d'aussi étonnant. A chaque pas, ma surprise & mon admiration redoublent ; il me semble

entrer dans le pays des enchantemens. Je m'arrête mes *sens* sont trop étonnés, trop occupés pour pouvoir vous rendre compte de ce que je vois & de ce que j'éprouve. . . . Je ne puis agir qu'en idée. . . . Lorsque mon corps & mon esprit seront reposés, je reprendrai la plume. Adieu.

L E T T R E IX.

A la Même.

Venise, 1 Septembre 1779.

MA chère amie,

Mon étonnement va toujours en croissant ; tout frappe ici mes sens d'une manière nouvelle. J'habite les ondes, & c'est dans un palais magnifique. Je ne vois plus de la nature que le ciel, & l'élément majestueux qui m'environne ; tout a disparu. Je n'apperçois par-tout que l'ouvrage des hommes ; ils règnent seuls ici.

Les animaux les plus gais , les plus aimables n'y trouvent plus d'asyle. Le papillon & la fauvette fuyent dans les airs ; ils ne s'arrêtent ni sur les fleurs , ni sur les feuillages ; & l'onde a pris la place de la verte prairie. L'homme lui-même , privé des charmes de la nature , semble l'avoir oubliée ; il n'est plus sensible à ses beautés , & voulant aussi s'oublier lui-même , il cache les traits qu'elle lui donna , sous un masque qui devient *son visage* pendant six mois de l'année : on diroit qu'il est honteux d'être homme. Seroit-ce pour voiler son ame , qu'il cache ainsi les traits de son visage ? La peur qu'il a ici de lui-même me le feroit croire. Dans le sein du vaste élément qu'il a choisi pour sa demeure , & dont il s'est rendu maître avec tant de hardiesse , il s'est lié lui-même avec des chaînes de fer , en voulant pourtant être libre. Voilà de plaisans Républicains ! La liberté & le courage sont pour eux ce qu'est la vertu & la chasteté pour les courtisannes ; mais savez-vous

où on trouve la force , la hardiesse & la grandeur républicaine ? sur la toile & dans le marbre. On pourroit presque dire que les artistes ont été ici les vrais Républicains , puisqu'ils ont su donner une sorte de gloire à cette République , en élevant dans la capitale des monumens de magnificence , qui , joints au merveilleux de sa situation , en font la plus étonnante ville du monde. Ainsi le génie a fait pour l'orgueil ce qu'il auroit dû faire pour le bonheur & la vertu ; mais il a fait des prodiges en parlant à l'ame par les sens. Ce langage sur-tout est bien éloquent dans les temples ; le marbre & la toile y respirent , leur expression communique à l'ame l'enthousiasme qui l'a produite. Les Italiens ont bien raison d'être dévots ; leurs temples sont si imposans , si magnifiques , les sens y sont si heureux , que l'on *se* vient dévot sans s'en appercevoir. Le pauvre y va au moins oublier sa chaumière , & se distraire de sa misère , en contemplant des chefs-d'œuvre dont ses sens lui donnent la propriété.

Voici un miracle de l'art. Qui croiroit que la régularité, la symmétrie, & la proportion dans l'arrangement des pierres, pût émouvoir, & changer la situation de l'ame ? L'autre jour, en entrant dans l'église du *Redentore*, temple admirable du Palladio, j'étois vivement agitée : un sentiment triste affectoit mon ame. Tout-à-coup un calme inconnu s'empare de moi : c'étoit la tranquillité que j'admirois dans l'ensemble de l'édifice qui passoit insensiblement dans mon ame, & je fus toute étonnée, en jettant un regard sur moi même, de me trouver telle qu'on doit être dans un lieu saint. Les beaux arts font bien plus de dévots que les prêtres, & je vois bien que les artistes en Italie ont été de grands Apôtres de la religion.

Le grand canal est une des merveilles de Venise; il traverse & partage la ville en serpentant. Ses bords sont ornés de part & d'autre de palais & de temples superbes, décorés à l'extérieur de plusieurs ordres de colonnes & de statues de marbre : c'est

une galerie sur l'eau. Le passage continuel des gondoles , des bateaux & des barques de toute espèce , lui donne un air de vie & de gaieté que n'a jamais ce sombre & majestueux élément.

Au milieu du canal , est le fameux pont de Rialto , qui partage la ville ; il est de marbre, & n'a qu'une seule arche. C'est un monument d'une hardiesse admirable ; il est d'une telle légèreté, d'une telle élégance , qu'on diroit qu'un génie l'éleva , en l'honneur de Neptune , & pour faciliter son passage de la mer à la terre.

Toutes les rues ressemblent en petit au grand canal ; ce sont des canaux bordés de maisons , dont quelques-uns ont des quais sans parapets , où l'on marche en gondole , voiture délicieuse qui fend les flots avec une vélocité étonnante , en laissant immobiles ceux qui sont dedans. Elles sont couvertes & tapissées de noir ; mais le noir est égayé par les glaces de la porte & des fenêtres. Voilà les carrosses de Venise ; les chariots & les charrettes sont des barques.

Il y a aussi des rues sans canaux, fort étroites, & pavées de larges pierres; espèce de corridors qui communiquent de l'un à l'autre. Venise ressemble à un vaste labyrinthe.

La place de Saint-Marc mérite bien sa célébrité; voulez-vous en avoir une idée? Figurez-vous un vaste théâtre en pleine mer, d'une belle & grande architecture. Cette place est comme soutenue en l'air; on passe & on navigue dessous tous les soirs. Elle offre, dans cette saison, le plus joli spectacle nocturne que l'on puisse voir. Une grande quantité de masques & de femmes vêtues en *zendal* (1), & d'autre manière, s'y promènent, ou sont assises en cercle autour de la place; les masques en foule vont & viennent sous le portique à colonnes qui l'entourne, & qui est très-éclairé; autour sont des boutiques où l'on étale tous les colifichets du luxe,

(1) Zendal, costume de Venise; c'est un voile noir.

& plusieurs jolis cafés tapissés de glaces qui répètent ces différentes scènes de gaieté. Rien n'est si brillant que ce singulier spectacle : on diroit que Thétis donne un bal masqué.

Le palais ducal, situé sur cette place, représente bien par sa grandeur & sa magnificence la maison d'une République. Son architecture est d'un gothique noble ; toute la façade est revêtue d'une mosaïque de marbre blanc & rouge. Des portiques ouverts, soutenus par des colonnes de marbre de même style l'environnent, & annoncent son faste intérieur.

Huit portes donnent entrée dans ce palais ; la cour est belle, spacieuse, & ornée de statues antiques. On y distingue celle de Marc-Aurèle vêtu du manteau de philosophe, & celle d'un Orateur Romain avec la toge, un rouleau dans la main gauche, & un portefeuille à la ceinture. On croit que c'est la statue de Cicéron, qui ornoit la porte des écoles d'Athènes. Ces statues furent apportées
de

de la Grèce ; elles sont bien conservées , & feroient par leur beauté deviner leur patrie.

En passant dans les galeries , devant ces lions à gueules ouvertes , pour recevoir les délations secrètes qui causent ces horribles exécutions clandestines , mon sang s'est glacé.

Les salles, où s'assemblent les Magistrats & les Sénateurs , sont ornées de superbes peintures représentant les fastes de la République. En entrant dans celle où des hommes jugent & condamnent d'autres hommes , j'ai frémi ; & pour me distraire de cette douloureuse sensation , j'ai levé les yeux pour contempler des peintures sublimes , qui pourtant font allusion au lieu où elles sont. Mais les beaux arts en représentant les passions cruelles des hommes , jettent un voile magique sur leur difformité , & éloignent une partie de la douleur & de la haine qu'elles nous feroient éprouver dans la réalité.

Dans la salle où le redoutable conseil

Part. I.

F

des dix rend ses arrêts , il faut jeter les yeux sur le plafond , peint par Veronese ; le grand tableau est admirable. Il représente Jupiter foudroyant les vices ; la fureur éclate dans ses yeux , toute sa personne respire l'indignation , la colère. Mais cette colère est pleine de dignité ; c'est la colère d'un dieu. Les vices sont personnifiés , & représentent les crimes punis par ce conseil ; ils sont peints avec une vérité , une énergie à effrayer & à humilier les hommes. A côté de Jupiter est un génie aîlé qui tient un livre : c'est le symbole de ce conseil avec le livre de ses arrêts , bien plus terribles que la foudre des dieux.

Voici encore Jupiter dans une autre chambre , mais dépouillé de son éclat. Vous l'avez vu dans toute sa puissance lançant la foudre du haut des cieux , venez le voir faire la bête par un excès d'amour. L'habile peintre lui a laissé dans cet abaïssement les traits parlans d'un dieu : il fait toujours des prodiges. Europe ravie ;

emportée à travers les ondes , les yeux tournés vers le rivage , semble pourtant se rassurer au milieu des dangers. Ce beau taureau aux cornes de perles , paré de fleurs & de feuillages , a dans les yeux les transports , la passion , toute la tendresse d'un homme , & la majesté d'un dieu : il lèche les pieds de son amante. Quelle idée agréable ! les dieux savent bien mieux aimer que les hommes , & l'habile peintre , en imitant Ovide , a été aussi tendre , aussi aimable que lui. Ce chef-d'œuvre est encore de Paul Veronèse. La salle du grand conseil est superbement décorée ; les peintures du plafond , les tableaux qui sont autour de cette salle , sont admirables , & représentent les principaux événemens de l'histoire de Venise.

Au-dessus du trône est le Paradis , peint par le Tintoret ; mais il y règne tant de confusion , qu'il est impossible d'y reconnoître personne : on semble être là en pays étranger.

Autour de la salle règne une frise com-

posée de tous les portraits des Doges. Il y en a un qui m'a fait peur ; c'est un fond noir encadré : deuil bien funeste. On y lit ces mots : C'est ici la place de Marin Fallier , décapité. Triste monument de la vengeance du Gouvernement contre ce Doge.

C'est au-dessous de ce palais , dans un endroit ténébreux , horrible , où la lumière du jour ne pénétra jamais , au fond même de la mer , dont on a forcé les eaux de reculer , que sont ces affreuses prisons qui font voir , à la honte de l'humanité , que les hommes dominés par les passions sont bien plus vindicatifs que justes , & qu'ils ont alors toute la cruauté des tigres.

La bibliothèque publique , qui est aussi sur la place de Saint-Marc , est un des plus beaux & des plus élégans édifices de Venise. Il s'annonce par une façade décorée de colonnes & de sculpture saillante. L'édifice est couronné par une galerie ouverte , sur laquelle sont placées

vingt-cinq statues de marbre qui représentent les divinités protectrices des sciences & des arts.

Un grand & beau portique introduit à l'escalier, dont la décoration répond à la magnificence extérieure de l'édifice. Le vestibule est de même style ; il est enrichi des trésors de la Grèce. On y voit des statues, des bustes & des autels ; quelques-unes de ces statues sont si belles, qu'on les croit de la main de Phidias. L'intérieur de l'édifice est composé de plusieurs pièces les unes à la suite des autres ; la principale est très décorée. Les tableaux du plafond ont été peints par le Titien, Paul Véronèse, & le Tintoret. Celui de l'immortalité sur les nues, environnée des Poètes & des Philosophes, est du pinceau de ce dernier.

Cette bibliothèque possède des manuscrits très-rares Grecs & Latins, mais si précieux, qu'on n'ose les ouvrir, ni même les toucher. Les mœurs, la société, les usages, les plaisirs, & jusqu'à la forme

de liberté de cette République , me font conjecturer que les autres livres que renferme cette bibliothèque sont aussi ménagés , aussi conservés que le sont ces manuscrits. Pétrarque y plaça les premiers livres.

L'Eglise Patriarchale de Saint-Marc ; dont la principale façade regarde la place , concourt à son embellissement. Son architecture , mélange du goût grec & du goût gothique , a une sorte de majesté. Les murs sont incrustés de marbres précieux , ainsi que les colonnes qui la soutiennent & l'environnent. Cinq coupoles la couronnent ; on y entre par cinq portes d'airain ornées de bas-reliefs historiques. Sur celle du milieu , on voit quatre chevaux de bronze très-beaux. Constantin les fit détacher de l'arc de triomphe de Néron pour les atteler au char du Soleil , qui ornoit l'Hippodrome de Constantinople. L'intérieur du temple est revêtu de marbres précieux , de mosaïque , & orné de statues , de bas-reliefs en marbre , en

bronze ; dépouilles de Sainte-Sophie de Constantinople. Le pavé est à comparti-mens de marbre de différentes couleurs , qui forment des dessins suivis , & des figures.

Le trésor de ce temple acheteroit un Empire , & pourroit faire quelque chose de mieux , ce seroit de le soulager : c'est une profusion d'or & de pierres précieuses , en vases sacrés , en croix , chandeliers & lampes. Les perles , les topazes , les émé-raudes , les rubis , les diamans y sont aussi prodigués : on y voit plusieurs couronnes d'or qui en sont couvertes. Le bonnet qui sert au couronnement du Doge , est entouré d'un cordon de perles & de diamans d'une beauté rare. Celui qui est à la pointe , ainsi que le rubis dont il est surmonté , sont inappréciables. Il y a un autre diamant aussi précieux ; c'est un présent fait par Henri III, Roi de France , au Doge Mocénigo , lorsque ce Prince passa par Venise à son retour de Pologne ; il est placé au-dessus d'un lit d'or.

Le clocher est une tour carrée sans escaliers ; une rampe douce qui va continuellement d'un angle à l'autre vous mène au sommet, d'où l'on a des points de vue d'une étendue immense, & d'une beauté ravissante : on voit toute la ville ; & les îles flottantes ; au loin la Lombardie, les Alpes, les Apennins, & jusqu'à la source du Pô.

Il y a quantité d'églises à Venise dont ; plusieurs, ouvrages de Palladio, sont des chefs-d'œuvre d'architecture, & des galeries de beaux arts, éclatantes de marbre de mille couleurs, d'or & de pierres précieuses. Les grands Peintres de l'Ecole Vénitienne s'y font signalés ; c'est-là qu'on admire le génie du Titien, qui savoit rendre la nature si belle, si séduisante par la science de son pinceau, & la magie de son coloris, la touche fière & hardie de Paul Véronèse, ce poëte de la peinture, & l'enthousiasme, la noble fureur, & l'abandon du terrible pinceau du Tintoret.

Les

Les palais d'architecture grecque , enrichis à l'extérieur de colonnes à chaque étage , ont un aspect grand & majestueux. Palladio a réuni dans ces édifices , comme dans les temples , la noblesse , l'élégance du style à l'harmonie des proportions.

Les théâtres ne valent ici ni les palais , ni les temples ; il y en a six ou sept. Les principaux sont ceux de Saint-Benoît & de Saint-Chrysostome : ce dernier est richement décoré. Les spectacles y sont brillans & magnifiques ; mais les masques noirs qui les remplissent les obscurcissent un peu : on diroit , en y entrant , que la République est en deuil.

La danse , cet art frivole , est devenue en Italie le rival de la musique , de cet art qui est celui du cœur ; la pantomime sur-tout y est à un point de perfection surprenant. Il y a ici deux danseuses qui , par leurs mouvemens , leurs attitudes , leurs gestes , font éprouver , sans dire un mot , toutes les émotions tendres & douloureuses qu'ont pu produire les Clairon ,

les Dumefnil , en déclamant avec l'art le plus magique les paroles les plus sublimes.

J'ai passé hier toute la journée à l'arsenal , qui est , dit-on , le plus beau & le plus grand de toute l'Europe ; il occupe une île , dont la circonférence est de trois milles. On y arrive par un pont de marbre , orné des deux côtés de statues portées par des colonnes : deux grands & superbes lions de marbre de Paros en défendent l'entrée. Quoique tout ce que renferme un pareil édifice soit peu intéressant pour notre sexe , trop sensible pour voir avec plaisir & de sang-froid un lieu qui est le dépôt de la vengeance & de la mort , je n'ai pu m'empêcher d'en admirer l'ordre & la richesse.

Les salles d'armes , où il y en a , m'a-t-on dit , pour armer cent cinquante mille hommes , sont décorées par les armes mêmes en ordre d'architecture. Ce coup-d'œil est si brillant , si magnifique , qu'on oublie leur usage cruel. Autour de quel-

ques-unes de ces salles, on voit dans des niches, formées aussi de différentes armes, la statue des guerriers morts dans les combats, revêtus du même costume qu'ils avoient à l'instant de la bataille, & à leurs pieds des faisceaux d'armes, symbole de leurs victoires. Venise offre mille singularités. Bâtie au sein de la mer, elle présente les charmes de la nature champêtre : on y voit des jardins délicieux qui semblent flotter sur les ondes. Voilà les beautés & les singularités de Venise. Dans une autre lettre, je vous parlerai de ses usages, de ses mœurs, de ses plaisirs, aussi extraordinaires qu'elle. Adieu.



L E T T R E X.

A la M^{ême}.

Venise, 14 Avril 1780.

LES nobles de Venise ne vivent que la nuit ; leur existence commence quand le jour finit. Il ne brille pas pour eux , il n'est que pour le peuple ; moins on le voit , & plus on est du bel air. Les femmes du bon ton n'ont jamais vu le soleil. Dès que l'aurore vient récréer la nature , elles vont chercher le sommeil , que le jeu , les spectacles & les promenades nocturnes leur ont fait perdre ; mais tous ces momens bruyans de dissipation ne sont pas perdus pour l'amour. Le Sigisbé partage tous les plaisirs de sa dame , qu'il ne quitte pas plus que son ombre , & qui n'a , pour jouir d'elle-même , que les heures du sommeil. Encore faut-il qu'il joue son rôle dans les rêves , car le Sigisbé est un

être très-exigeant. Au réveil il arrive ; on lui rend compte des moindres circonstances qui se sont passées pendant son absence , de ce qu'on a pensé , de ce qu'on a senti , de ce qu'on a rêvé. On apporte le chocolat , qu'il prend des mains du valet-de-chambre pour le présenter à la dame , car cette politesse est encore un devoir de sa place ; il assiste au lever , & aide les femmes à la toilette. Là on projette les plaisirs de la journée , & l'on finit la matinée par une promenade en gondole ou à pied. Au retour de la promenade on se sépare ; on dîne , & l'on va , par un doux sommeil , se préparer à de nouveaux plaisirs. Vient ensuite l'heure de la grande toilette ; le Sigisbé est de retour , & ne voit pas sans reconnoissance tous les soins que l'on prend pour lui plaire. La toilette finit à huit ou neuf heures du soir ; on va alors à la promenade en gondole sur le grand canal , spectacle singulier & brillant. Là des milliers de gondoles se suivent , se poursuivent ,

se croisent , & cherchent à se surpasser par la rapidité & la légèreté de leur course. On débarque à la place de Saint-Marc , qui est le rendez-vous général de tous les plaisirs de la ville , d'où l'on se rend au *casino* du tête-à-tête , à ceux d'assemblées , aux cafés , & aux spectacles qui ne finissent qu'à une heure après minuit. Vous allez sans doute croire qu'on va se coucher ? point du tout ; c'est le moment brillant de la bonne compagnie. C'est alors qu'elle se rassemble , & que les petits-mâtres (car la mode n'en est point encore passée ici) , vont étaler leurs graces , leurs parures , & leurs fades galanteries : tous ces plaisirs nocturnes ne finissent qu'au lever du soleil. Lorsqu'on le voit paroître , on va , par des songes agréables , faire renaître les plaisirs de la nuit : voilà la vie des dames Vénitiennes à la ville. Celle qu'elles mènent à la campagne en diffère peu ; & comme elles sont toujours chien & chat avec la nature , elles y vont à condition qu'elles ne verront jamais le soleil ,

ni un arbre , ni une prairie ; qu'elles n'entendront jamais le doux murmure d'un ruisseau , ni la tendre voix de la fauvette ; qu'elles verront , sans les cueillir , les fleurs qu'elles foulent sous leurs pas ; & enfin qu'elles y oublieront entièrement la nature , qui se venge bien de leur indifférence , en les privant des plaisirs purs qu'elle nous offre.

Autre bisfarrerie. Les nobles Vénitiens ont de très-beaux palais , comme je vous ai dit , mais toujours vides : la liberté a créé les *casino*. Toute la noblesse va oublier sa magnificence dans ces petites maisons , qui ne sont qu'élégantes. Là on joue , on prend du café , des glaces ; on fait des nœuds , on lit , on écrit , on jase , & l'esprit y paroîtroit quelquefois , s'il ne fuyoit pas l'esclavage. Enfin on y fait à-peu-près tout ce qu'on feroit chez soi ; mais ce qu'on y fait le plus c'est l'amour , ou quelque chose que l'on pare de ce nom.

Ces sortes d'assemblées , où chacun se trouve le maître de la maison , ne me dé-

plaisent point. J'aimerois assez la liberté qui y règne , si elle ne nuisoit pas à la politesse & à l'amabilité : mais la négligence de l'esprit & des manières dans le monde ressemble trop au négligé d'une femme qui a besoin de parure, & que l'on surprend à son lever.

Mais ne soyez pas la dupe de la liberté qui règne ici dans les plaisirs & dans les usages ; elle n'est que dans la licence des mœurs : l'esclavage des libertés Vénitiennes est connu. Le masque que l'on porte pendant six mois de l'année , est l'emblème du déguisement de l'ame , auquel l'homme est sans cesse condamné ici. Un Vénitien sans masque , n'est qu'un esclave que le glaive menace à chaque instant ; il faut qu'il se déguise , qu'il cache qu'il est homme pour jouir d'une ombre de liberté , de peur qu'en se faisant connoître on ne l'en croie indigne , & qu'on ne le voue à l'esclavage. La prétendue liberté de cette République n'est donc qu'une mascarade.

Ce costume, qui est le même pour les deux sexes, consiste dans un tabaro ou manteau de taffetas avec la bahute, espèce de fraise en dentelles ; le tout en noir, avec un chapeau à plumet blanc, & le masque blanc. A la faveur de ce déguisement, les sexes & les états sont mêlés & confondus. De ce mélange, de ce simulacre de liberté, naissent des choses singulières, bisarres, & encore plus scandaleuses.

Que dites-vous de ce désordre de plaisirs & de mœurs ? En voyant ainsi régner la licence, on diroit que la débauche a choisi Venise pour se mettre à l'aise. En effet, le vice seul y est libre, & je crois que si la vertu y paroïssoit, elle seroit enchaînée & portée *sotto i piombo* (1).

Mais laissons-là les vices ; ils font peur ; & courons au spectacle. Les Italiens conservent encore dans leurs fêtes, dans

(1) Autre prison d'État, dont les toits sont couverts de plomb.

leurs spectacles , un reste de leur antique magnificence ; on l'apperoit sur-tout dans leurs théâtres : ce sont des temples superbes consacrés à leurs plaisirs. Mais l'art le plus doux , le plus charmant a pris la place de ces horribles tragédies ; où les lions & les tigres devenoient vainqueurs des hommes , & où les hommes eux-mêmes s'égorgeoient pour être applaudis. C'est dans le sein de cet art délicieux que l'ame des Italiens a perdu sa férocité , & se repose de ces plaisirs barbares & sanguinaires. C'est à la musique qu'ils doivent leur retour à la nature ; elle a même rendu leur imagination si molle , si sensible , qu'ils ne pourroient , je crois , soutenir long-temps un drame tragique sans chant. Il faut qu'ils chantent la douleur & la mort pour familiariser leur ame avec elles. Sans cet artifice , la tragédie leur seroit insupportable. En effet , ce spectacle fait éprouver dans l'illusion tous les malheurs de la réalité. Les émotions , les impressions douloureuses

qu'il fait passer dans l'ame , ont la même activité , la même énergie que dans la réalité. Les beautés du langage , les charmes du style , l'art de la déclamation , enfin toutes les magies théâtrales , ne sauroient embellir nos passions , & ne rendent que plus vraies les impressions tristes & douloureuses que nous éprouvons ; plus l'illusion est forte , plus nous souffrons : la perfection de l'art fait notre supplice. Cette illusion est une espèce de sommeil du bonheur & du plaisir ; mais l'ame veille & fixe sans cesse des objets tristes & lugubres. Aucun charme , aucun prestige ne la trompe , & n'embellit les objets qui l'épouvantent. Elle est sans cesse en proie à la douleur , à la haine , à l'effroi ; & l'horreur que lui inspirent la trahison , la vengeance & le meurtre la couvre d'un voile lugubre. La pitié même , ce sentiment qui nous est si cher , si naturel , ne fait que glisser sur notre ame , & en est effacée par l'émotion plus forte , plus énergique que nous fait éprouver l'horreur

du crime. Ce sentiment seul domine en nous. En sortant du spectacle , nous sommes vraiment malheureux , & notre ame meurtrie par des sensations déchirantes, conserve long-temps le sentiment de la douleur.

Voilà ce que m'a toujours fait éprouver ce spectacle , que j'aime pourtant beaucoup , parce que les ames sensibles s'attachent à tout ce qui peut les émouvoir , & ont un penchant naturel vers les objets tristes : telle est notre inconséquence.

Mais le drame tragique mis en chant ; produit sur notre ame des effets bien différens ; la musique fait embellir les passions, & jeter un voile magique & enchanteur sur les tourmens qu'elles nous causent , & la douleur métamorphosée devient un sentiment tendre , en passant par la voie délicieuse qui la porte à notre cœur. En peignant le désespoir d'un amant , les effets funestes de la jalousie , la vengeance , la trahison & la mort même , elle fait disparaître , par son charme , tout ce que

ces tableaux ont de hideux. Le terrible des paroles tragiques se fond , pour ainsi dire , dans la douceur de la mélodie ; & si la douleur atteint la superficie de l'ame , c'est pour y faire naître l'attendrissement.

Tel est le prestige des beaux arts ; ils embellissent non-seulement la nature , mais ils nous font encore aimer ce qui feroit notre supplice dans la réalité. Ces belles fleurs du génie sont comme celles qui parent la terre ; transplantées hors de leur sol natal , elles perdent une partie de leurs parfums & de leur coloris. L'Italie est la terre heureuse qui les produit ; la musique sur-tout n'eut , & n'aura jamais d'autre patrie. Les Italiens seuls ont su faire les espèces de prodiges que je viens de vous peindre , en faisant de cet art une langue qui parle au cœur , & qui fait lui plaire , même en lui peignant ses peines. C'est par les secrets de la mélodie , qui est , pour ainsi dire , le moral de l'harmonie , c'est par sa magie que tous ces prodiges s'opèrent , & que l'on

trouve enfin le bonheur au sein du malheur même.

Je crains bien de vous faire trouver l'ennui au sein de l'amitié; je voudrois bien finir par une fête, mais je n'ai pas l'imagination assez fraîche pour vous faire une belle description, & le mariage de la mer en mériterait une. Elle étoit aujourd'hui dans une parure, dans une pompe éclatante; on voyoit bien qu'elle vouloit séduire son époux, qui, en vérité, n'étoit guères séduisant, & auquel elle juroit en silence mille infidélités. Jamais on ne célébra un mariage avec tant d'éclat & de magnificence; ce n'étoit pas un mariage d'inclination, car l'amour ne marche pas avec tant de pompe.

L'époux dans un vaisseau d'or, couvert d'une robe & d'un manteau magnifique, étoit assis sur un trône superbe semé de fleurs. Un cortège imposant l'environnoit; au-devant du vaisseau, sur la proue, on voyoit la justice & la paix s'embrasser, entourées de génies: celui de la paix ren-

verfoit & fouloit aux pieds celui de la guerre. Ce superbe vaiffeau marchoit majestueufement au fon des instrumens , & du bruit éclatant du canon ; l'auguste fiancée étoit calme , tranquille. On la voyoit treffaillir de temps en temps , conservant pourtant toute fa dignité. Toutes les divinités des ondes & de la terre , tous les fujets de l'épouse étoient à cette noce , & couvroient fes vastes domaines dans des vaiffeaux , des barques légères & brillantes , dont mille banderolles de diverses couleurs flottoient au gré des vents.

Tout ce monde-là n'étoit pas du même avis fur ce mariage ; les uns le vantoient , les autres se parloient à l'oreille , & rioient malicieufement de la confiance de l'époux : mais tous étoient d'une gaieté presque terrestre. Au moment fur-tout où les époux se promirent une foi réciproque , la joie éclata de toutes parts. L'épouse s'embellit , les ondes treffaillirent , les nuages se dissipèrent , le soleil devint plus

brillant , & la nature sembla sourire. L'amour seul faisoit un peu la mine , & regardoit de temps en temps l'hymen avec un ris malin & moqueur. Enfin c'étoit un superbe enfantillage qui amusa beaucoup de vieilles gens. Adieu.

L E T T R E X I.

A la Même.

Venise , 4 Juin 1780.

U NE harmonie enchanteresse raisonne encore dans mon ame. Si j'étois poëte ; j'aurois un beau moment à vous donner : contentez-vous donc de ma prose & de mon enthousiasme. Je viens d'entendre ces concerts célestes , exécutés par des femmes dans ces hôpitaux ou conservatoires , qui ressembtent bien plutôt à l'asyle du bonheur & de la volupté qu'à celui de la douleur & de la misère ; c'est-là que l'art musical est encore dans toute

la

sa perfection. Ils étoient aujourd'hui tous en fête & en exercice. J'ai été de l'un à l'autre pour comparer l'exécution & les voix.

Par-tout la perfection suspendoit mon jugement ; je vous ai bien désirée , mais ne m'en sachez pas gré : c'étoit pour moi plus que pour vous ; j'avois besoin de vous communiquer mon enthousiasme.

Ces concerts célestes sont exécutés par les filles élevées dans ces conservatoires. Deux orchestres placés dans l'église vis-à-vis l'un de l'autre , ^{sont} composés de basses , violons , flûtes , haut-bois , bassons , clarinettes , trompettes , cors de chasses , & timbales ~~tous ces instruments sont joués par ces jeunes~~ filles , qui accompagnent les cantatrices. Il y a parmi elles toutes les voix , jusqu'à la basse-taille la plus masculine , mais embellie par le sexe. Chaque orchestre est conduit par un petit orgue , où les musiciennes compositrices accompagnent. Quel ensemble parfait ! unité , coloris , ombre , clair-obscur ; toutes les nuances

ménagées , graduées. C'étoit un tableau parfait d'harmonie & de mélodie qui jettoit l'ame en extase ; il me sembloit entendre dans l'Elisée les chants doux des ombres heureuses.

Quelque chose de délicat dans cette exécution m'a d'abord frappée , & m'auroit fait deviner que ces concerts étoient exécutés par des femmes. Les beaux arts sont bien faits pour nous ; ils nous embellissent , & nous les rendons plus aimables. La musique sur-tout est l'art de notre sexe. La nature , en nous donnant une voix douce , flexible , & propre à exprimer les sentimens de l'ame , nous a dit de chanter , & semble en même-temps avoir interdit aux hommes cet art enchanteur , en leur donnant une voix dure , âpre , anti-mélodieuse sans le secours de l'art , & qui ne peut être l'organe des tendres affections de l'ame. D'ailleurs , la plus forte magie de cet art , son plus grand charme , réside dans cette sensibilité , dans cette délicatesse exquise : dis-

tinctions marquées que nous fit la nature;
Adieu.

LETTRE XII.

À la M^{me}.

Venise, 6 Juillet 1780.

VOTRE lettre m'a charmée, enchantée; en parlant à l'esprit, vous ne laissez pas le cœur en silence, car vous êtes aimable & sensible tout-à-la-fois.

Vous me faites des reproches de mon silence, & vous avez raison; mais mon cœur ne peut avoir tort avec vous, & si vous n'avez pas eu des mots, vous avez eu des sentimens que je vous aurois mal exprimés. Quand notre physique souffre, notre moral est bien peu de chose.

La rigueur des Alpes me poursuit avec opiniâtreté. Toujours la même toux, la même oppression au coucher du soleil. J'ai consulté les Médecins, mais j'ai peu

de foi à leur doctrine ; ils font à la fanté ce que les prêtres font à la religion. Je leur obéis pourtant , car on est foible quand on est malade. Ce qui me console de mon mal , c'est le mieux que vous éprouvez. Je vous rends graces de m'avoir donné cette bonne nouvelle.

Vous voulez que je vous décrive les lieux , les villes que je vais parcourir , & les hommes qui les habitent ; mais vous savez que mon imagination distrait & évapore ma mémoire. Si je ne peins les objets à l'instant que je les apperçois , & que mes sens en sont frappés , adieu la ressemblance & l'expression ; mon esprit n'est qu'une bête lorsque mon ame est en repos. Voulez-vous une esquisse foiblement crayonnée ? Vous contenterez-vous d'une ébauche sans vie & sans couleur ? Je pars mon crayon à la main.

Je quitte avec regret cette ville , dont le merveilleux frappe , étonne & cause une surprise toujours nouvelle. La singularité de sa situation se communiquant

aux hommes & aux choses , fait qu'on y est sans cesse éveillé , & jamais endormi par la monotonie de l'uniformité qui règne dans les autres villes.

Je m'embarque dans une jolie péote agréablement décorée. . . . Je vois déjà la ville flottante s'éloigner de moi. . . . Me voilà sur la Brenta , rivière bien riante , bien champêtre , & qui n'a rien de cette férieuse monotonie qu'on éprouve toujours sur l'eau. Ses bords présentent une scène délicieuse , où la nature & l'art sont en rivalité. De temps en temps je descends au rivage pour y admirer l'édifice qui m'a frappé. En y entrant , je crois être dans le palais d'un roi , & ce n'est que la maison de campagne d'une espèce d'esclave qui se croit maître. Cette agréable scène varie à chaque instant ; ici c'est un palais magnifique , où Palladio a donné un libre effor à son imagination , avec un jardin délicieux , orné de statues , de vases , de fontaines. Là c'est une petite ville animée par la population , brillante par la magni-

ficence des Vénitiens, qui sortent du sein de la mer pour venir s'y délasser des travaux du gouvernement de leurs bruyans & nocturnes plaisirs, de l'ennui de leurs canaux par des plaisirs champêtres & variés. . . . Nous voici vis-à-vis un joli café; où les habitans des campagnes voisines dansent; d'autres sont assis en cercle. De jolies villageoises élégamment vêtues nous présentent en passant des fleurs & des fruits; de brillans équipages volent sur le rivage. La rivière, couverte de barques, de jolies pécores, & de gondoles qui vont & viennent continuellement, répond à la gaieté de ses bords. Que dites-vous de cette délicieuse navigation? elle m'enchanté; mais elle va finir.

Il n'y a que quelques heures que nous sommes partis de Venise, & nous voici à Padoue, ville immense & triste, qui joua son rôle, & qui n'est plus que la *Villigatura* des Vénitiens. Ils y viennent rêver à la liberté, qui n'est presque plus, en effet, chez eux qu'un rêve.

J'y passai quelques mois l'année dernière pour y changer d'air. La dépopulation de cette ville , la tranquillité , le silence qui y règnent , y laissent jouir de cette solitude si salutaire à l'ame & au corps. J'y ai connu des gens de lettres très-aimables , qui avoient le bon de la science sans en avoir les inconvéniens.

(*En Route*) , je quitte Padoue & les Lagunes. Je pars , toujours mon crayon à la main. La poste peut aller son train ordinaire , j'écris assez net pour pouvoir me lire ; l'habitude que j'en ai prise varie le plaisir du voyage. Un objet me frappe-t-il , je le peins à l'instant ; mes sens sont-ils dans l'inaction , je peins leur paresse ; je peins les impressions diverses que me font éprouver les lieux que je parcours , dont le changement & la diversité influent tant sur mon ame & sur mon esprit. D'où vient cette mobilité , qui est si loin de moi ?

Mon compagnon de voyage , mais nommons-le vite , mon mari , après un

doux sommeil , croit rêver lorsque je lui lis une longue page. Ainsi , nous profitons tous les deux du voyage , l'un pour le physique , l'autre pour le moral.

Il est très-agréable de courir la poste par un si joli chemin ; la route de Padoue à Vicence est délicieuse. On va toujours dans une riante plaine où serpentent de jolis ruisseaux. Si jamais je fais un roman , j'enverrai mon héroïne soupirer aux bords de ces ruisseaux ; là j'élèverai un rocher d'où couleront des fontaines naturelles , d'une eau plus claire que le crystal ; ici je planterai un joli bosquet ; là j'étendrai un tapis de verdure pour la faire asseoir ; d'un autre côté , je tracerai un petit sentier bordé de mirthes par où viendra l'amant au rendez-vous ; un peu plus loin , je bâtirai un hameau , patrie de ma bergère. Que dites-vous de ce rendez-vous amoureux ? Ne fera-ce pas un beau fruit de mes voyages , que d'avoir fait un roman ?

LETTRE

L E T T R E X I I I

A la M^{me}.

Vicence , 15 Juillet 1780.

Nous voici à Vicence. Cette ville est située au pied des montagnes , au milieu d'un beau jardin arrosé par des ruisseaux formés par la rivière qui la traverse. Vicence est une galerie des ouvrages de Palladio ; places , temples , palais , arcs de triomphe , par-tout on reconnoît la main & le génie de ce grand Architecte. Il a laissé sur-tout dans le théâtre olympique un monument qui illustre sa patrie : tout y respire le goût , l'élégance & la magnificence des théâtres antiques.

Le plan est un ovale coupé sur sa longueur , dont la moitié sert à la scène ; & l'autre aux spectateurs ; mais entrons-y. Voilà la scène ; elle représente une partie d'une ville grecque. Voyez ces cinq rues

Part. I.

I

bordées de maisons qui aboutissent à cette place ; observez ce temple , ce palais , ce vestibule ; tournez-vous à présent vers les spectateurs ; admirez cet amphithéâtre formé par seize rangs de gradins , & ce rang de loges , au-dessus orné d'une magnifique colonnade , couronnée de cette galerie où s'élèvent trente statues. Saluez parmi elles les Poètes & les Philosophes de la Grèce.

J'ai voulu voir la maison qu'habitoit ce grand artiste : on y voit tout ce que peut faire l'art aidé par le génie. Il a fait une grande maison dans un très-petit espace.

Je viens du Champ de Mars , où au lieu de soldats j'ai trouvé des femmes très-élégantes qui y ont établi leur promenade ordinaire,

Vicence est l'ornement de la Lombardie ; les mœurs y sont douces , & la société agréable. On y trouve cette urbanité , qui devrait être le caractère des nations civilisées. Nous partons.

Les belles plaines continuent ; mon héroïne aura long-temps à se promener. Il n'y a que quelques heures de chemin de Vicence à Verone ; c'est une belle promenade où l'on marche sur les fleurs , & sous les guirlandes que forment les vignes en allant chercher l'ormeau.

LETTRE XIV.

A la M^{me}.

Verone , 31 Juillet 1780.

Nous sommes à Verone depuis huit jours , & voilà le premier que j'ai quelques instans à moi , je veux dire à vous.

Pour vous peindre Verone , figurez-vous une ville avec des portes triomphales , des rues larges & alignées , des places décorées , des palais & des temples superbes. Sa situation dans une belle & riche plaine , environnée de vertes collines , est encore embellie par le fleuve qui la traverse.

Cette ville , l'une des plus anciennes de l'Italie , a figuré dans la République Romaine , & par elle-même , lorsqu'elle se gouverna par ses propres loix. Son Capitole , ses arcs de triomphe , son amphithéâtre parlent encore de sa puissance & de sa splendeur.

Verone , féconde en grands hommes en tout genre , a toujours conservé le goût des sciences , des lettres & des arts. Ce goût a influé sur le caractère , les mœurs & les manières des Veronois. La société y est pleine d'urbanité , de politesse ; la manière sur-tout dont ils exercent l'hospitalité envers les étrangers , a je ne fais quoi de naturel & d'aimable. Le jour de notre arrivée ici , de jeunes gens de qualité , que je ne connoissois pas , & qui cultivent la musique en vrais *virtuosi* , vinrent le soir chez moi me donner un concert charmant , & m'ont fait chaque jour cette jolie fête.

Le Comte de Pozzo a une très-belle collection de médailles. Nous fûmes le

voir, & il nous fit trouver sur une table toutes les médailles des G***, jusques à la dernière, qui est celle de l'infortuné Ferdinand Charles IV, dernier Duc de Mantoue. Il y a, dans cette politesse, quelque chose de délicat & de sensible.

C'est une belle & agréable chose, que de trouver réunis ici dans la même enceinte un théâtre, un muséum lapidaire, une salle d'académie, une autre où la jeunesse s'exerce à tirer des armes; école bien nécessaire en Italie pour y faire renaître un peu de ce courage qui fut dompter l'univers. Il y a aussi plusieurs autres salles d'assemblées pour la noblesse; on y donne quelquefois des bals & des concerts: c'est égayer la science par les plaisirs. Ce bel & grand édifice s'appelle Académie *Filarmonica*. L'amphithéâtre laisse encore voir qu'il étoit fait pour donner des fêtes aux maîtres du monde: des fêtes! quelles fêtes! c'étoit le spectacle de la cruauté & de la férocité des hom-

mes & de la nature humaine en deuil. Les acteurs n'étoient que des furieux, les spectateurs des tigres, & les uns & les autres des forcénés qui prenoient la férocité pour le courage. La vue seule de pareils spectacles parmi des peuples moins barbares, auroit été le vrai supplice des coupables. Je suis bien loin d'être enthousiaste du courage des Romains. Un peuple qui se faisoit un spectacle du sang & de la mort, n'est à mes yeux qu'un peuple atroce. Ces sortes de spectacles, parade d'un fastueux courage, n'étoient propres qu'à former des bourreaux & des assassins, & à en perpétuer la race. En effet, le courage est disparu, & les assassins font encore dans les rues de Rome : mais le Souverain de cette ancienne capitale du monde a fait disparaître, par ses vertus sublimes, & par un règne doux & pacifique, la férocité de son peuple.

Cet amphithéâtre fut élevé sous le règne d'Auguste. Sa forme est ovale ; au-

tout s'élèvent quarante-six rangs de gradins de marbre veiné rouge, où vingt mille spectateurs peuvent se placer à l'aise. L'arène est immense ; l'enceinte extérieure , détruite presque en entier , ne montre plus que deux ordres d'architecture ; mais les corridors ou galeries tournantes , les escaliers , les vomitoires , les loges où l'on tenoit les bêtes féroces pour les combats existent encore en entier.

Au premier coup-d'œil , cet amphithéâtre jette dans l'étonnement ; sa grandeur imposante atterre nos petits sens modernes.

La distinction des rangs y est marquée. Dans ces temps de véritable grandeur , on distinguoit en public les rangs , les états & les mœurs , & l'on n'avoit point au spectacle l'aspect choquant & odieux de l'étrange mélange d'une femme honnête , d'une fille vertueuse , à côté d'une prostituée , comme on le voit chaque jour à Paris , cette ville qui prétend civiliser l'Europe.

Il n'y a pas long-temps qu'une personne de ma connoissance y fut forcée de quitter le spectacle pour arracher sa jeune fille d'auprès d'une courtisane , qui , par ses propos hardis & impurs , cherchoit à fouiller l'innocence de la jeune personne. O Philosophes ! & vous ne levez pas la voix contre cet affront fait à la vertu & à l'innocence ! Seroit-on arrivé , dans cette capitale , à ce degré de dépravation , qu'on ne voulût plus distinguer la vertu du vice ?

J'ai vu ce matin un jardin qui contraste bien avec celui du Prince Doria à Gênes ; ce n'est point l'asyle du bonheur & de la volupté , c'est le temple majestueux de la mort. Des cyprès silencieux s'élèvent jusques aux nues , & entourent gravement un jardin immense. Ce ne sont pas des roses qui le parent , & qui égayent les sombres cyprès ; des plantes & des fleurs mélancoliques y arrêtent la vue sans la récréer. Au fond de ce jardin est une haute montagne , où l'on trouve, sur le sommet qu'on a réduit

en plaine, un pavillon, une terrasse, & une longue allée de cyprès que vous prendriez pour la promenade des ombres. En s'y promenant, on a devant soi la grande ville de Verone, la rivière qui la traverse, la montagne qui l'entoure, & de riantes collines toutes parées de verdure & de maisons de campagne. Je me suis assise sur la terrasse pour contempler plus à mon aise ce point de vue vraiment unique. Le beau jardin qui se trouve en bas achève l'enchantement, & finit le tableau : on croit voir le mausolée d'un Roi.

Je commence à sentir ici l'influence d'un air pur & d'un beau ciel. Une société aimable cherche à m'y fixer par les plaisirs variés qu'elle m'offre ; mais je résiste à tout cela, car je m'aime fort peu, & l'attrait du voyage me gagne.

De Brescia. En sortant de Verone, la route a d'abord été sabloneuse ; ensuite sont venus les arbres guirlandés, les belles prairies de différens verts, émaillées de fleurs, &

arrosées par mille ruisseaux, le Mincio ; les bords riants du lac de Guardia , qui ressemble à une petite mer ; il a trente-cinq milles de longueur ; il est entouré en partie par les Alpes arides ou couvertes de bois , au pied desquelles sont de beaux villages , de jolies maisons de campagne , & des jardins d'orangers ; tous ces paysages divers présentent des points de vue d'une beauté ravissante.

Nous avons évité Mantoue ; j'ai voulu éloigner mon époux de cette ville , théâtre de sa grandeur & de ses malheurs. Il auroit encore vu , en y entrant , ses armes sur les portes de la ville ; il auroit vu le palais où sont nés & où ont régné ses ancêtres , leurs portraits , & enfin par-tout des traces d'une gloire & d'un éclat disparus. Je me suis apperçue que ce voisinage lui faisoit naître de tristes pensées , & je l'ai distrait en lui faisant admirer les beautés de la nature. Regarde , lui ai je dit , elle t'appartient comme à tous les hommes ; cette heureuse propriété est au-dessus des

coups du fort. En lui parlant ainsi , j'é-
 touffois ma douleur pour distraire la sienne ;
 chemin faisant , je réfléchissois sur les vicis-
 situdes des grandeurs humaines , ces agréa-
 bles fictions de l'orgueil, qui ne sont que des
 jeux de la fortune , de cette aveugle &
 perfide divinité qui frappe souvent à l'ins-
 tant qu'elle caresse , & que l'on devrait
 peindre un bandeau sur les yeux , un
 poignard à la main.

Nous voici à Brescia. Cette ville est
 située au pied des montagnes sur la ri-
 vière du Carzo , qui la traverse ; elle est
 grande , belle & très-peuplée. Tant pis ,
 car les hommes y sont féroces & cruels ;
 on diroit que la fabrication & le com-
 merce des armes y donnent de la férocité
 aux esprits , & font naître les traîtres
 & les assassins : la nature pourtant y est
 belle & paisible.

Brescia a quelques belles églises où l'on
 admire le pinceau de Paul Veronese , du
 Titien , du Tintoret & du Guerchin. La
 cathédrale sur-tout est d'une architecture

majestueuse , & ornée avec goût. J'ai vu ce matin le palais de la Justice , & j'ai été fort étonnée de trouver ici son temple si beau.

En sortant de Brescia , on marche dans une vaste plaine remplie d'arbres , semée de fleurs , & arrosée par mille petits ruisseaux. Au bout de ce beau jardin , on trouve Bergame , bâtie en amphithéâtre sur un coteau ; l'air y est vif , pur , & la population nombreuse.

La fatigue me fait tomber la plume de la main ; mais n'ayez point de regret , Bergame n'a d'intéressant que d'avoir donné naissance au Tasse.

Nous quittons Bergame ; il est quatre heures du matin ; le ciel est couvert , mais point sombre : c'est la lumière de l'aurore. Un calme parfait règne dans la nature.... Je l'éprouve en moi ; toutes mes sensations sont douces & paisibles.... Que l'air des champs est salutaire à l'ame & au corps ! Pourquoi s'obstine-t-on à respirer l'air impur des villes , en s'y plai-

gnant sans cesse de l'absence du bonheur ? Hélas ! l'homme, en le cherchant là , poursuit une chimère , un vain songe , que le réveil dissipe à chaque instant. L'Etre-Suprême n'a pas placé le bonheur dans les villes ; il l'a fait naître dans ces prairies , au bord de ce ruisseau , sous l'ombrage frais de ces arbres ; il l'a répandu dans toute la nature , & nous la fuyons sans cesse ; elle a beau nous crier , vis & meurs dans les champs , notre délire nous rend sourds à sa voix..... Que la pensée est rapide & contraire au bonheur !.... Elle vient d'altérer en moi , en un instant , ce calme & ces douces sensations que j'éprouvois à l'aspect de ces belles campagnes.

Nous venons de passer l'Adda , grande rivière très-rapide qui baigne le pied d'un cône élevé. Sur ce cône coule en sens contraire un large canal ; on croit voir deux rivières se fuyant. Les environs de l'Adda , & ceux du canal , sont semés de belles maisons de campagne , de terrasses

joliment décorées , de jardins & de jolis bosquets.

En approchant de Milan , je crois entrer dans un beau & vaste jardin ; on marche , en suivant ce canal , par un chemin planté d'arbres alignés au milieu de vertes prairies.

LETTRE XV.

A la M^{me}.

Milan , 10 Août 1780.

MILAN , au milieu d'une vaste & riche plaine , est une fort belle ville. Son aspect est riant ; elle est grande , bien bâtie , bien coupée & bien éclairée , à cause de la largeur des rues & de la juste hauteur des maisons. Les canaux qui les bordent l'embellissent encore , & y répandent une fraîcheur qui fait ici de l'été un printemps.

Le silence de la dépopulation & celui de l'esprit règnent dans son enceinte. Il

y a pourtant un certain mouvement qui n'est point incompatible avec ce dernier silence , & qui s'accorde fort bien avec lui ; c'est le mouvement d'un faste qui prouve la misère de l'esprit , faste commun dans toute l'Italie. Deux coureurs qui vont à toute jambe à la tête des chevaux , & auxquels on permet un métier aussi contraire à la raison qu'à l'humanité ; vingt autres vauriens dans une antichambre s'exerçant à la friponnerie , & dont la fainéantise développe la méchanceté ; des fêtes , *des Spectacles* qui parlent aux sens , & font taire l'esprit ; des maisons dorées & infectes par une mal-propreté de longue date ; des palais immenses où l'on ne fait où se loger , décorés avec une magnificence qui n'est que pour les yeux , & rien de ce qui est utile & nécessaire au bien-être & aux commodités de la vie ; des habits d'or sans chemises. Voilà à-peu-près le luxe de l'Italie moderne ; voilà ce qui a pris la place de

la véritable grandeur & des triomphes des anciens.

A l'égard des mœurs & de la vertu ; on n'a rien substitué à la place. Ce sont en Italie des choses si étrangères dans le premier ordre de la société , qu'elles y semblent presque ridicules ; le mot vertu ou le mot qui l'exprime , ne se trouve pas même dans la langue Italienne. Je l'ai cherché sans le trouver , & la superstition sans religion a pris la place de la chose. A l'égard des mœurs , peut-il y en avoir là où la vertu est étrangère ? La nature se venge , le désordre lui déplaît ; il annonce les vices , & la nature est liée à la vertu ; car bien réglée , bien dirigée , c'est la vertu elle-même. Aussi sa douce voix ne se fait plus entendre ; plus de pères , plus d'enfans ; les doutes où se trouvent les uns & les autres dans certaines villes d'Italie , étouffent les plus beaux sentimens de la nature ; mais ces sentimens chers & sacrés ne sont point éteints

éteints dans la seconde classe de la société. C'est-là que l'on trouve encore en Italie, comme ailleurs, les mœurs & la vertu, trop modestes pour habiter les palais.

La ville de Milan, quoique grande & belle, n'a aucun de ces monumens imposans que l'on voit dans les autres villes d'Italie. Il y a cependant quelques beaux édifices, tels que le collège Helvétique, celui des Jésuites, & l'Hôpital.

Il y a plusieurs théâtres; le principal est vaste, mais simple & sans décoration: c'est un carré long à six rangs de loges. Les spectacles y sont brillans & magnifiques. Les Milanois aiment les plaisirs, & feroient gais s'ils étoient plus heureux; mais la dépopulation, qui devient chaque jour plus sensible, annonce que le bonheur a quitté cette belle ville. L'Empereur vient de temps en temps pour le rappeler; le bonheur devrait accourir à la voix de ce Monarque, car il perd le sien pour faire celui de son peuple.

Milan est bien l'image des vicissitudes humaines. Tant de fois saccagée, ruinée, brûlée, renaissant toujours de ses cendres avec plus de splendeur & de magnificence, le sommeil & le silence où elle est plongée, font l'image de la mort & du néant auxquels elle fut si souvent livrée.

Je vous laisserois, si je vous faisois parcourir les églises. Plusieurs sont d'une belle architecture, ornées de statues & de tableaux précieux. Quelques-unes sont élevées sur des temples antiques. La Métropole est un vaste monument de la bisarrerie gothique ; elle est toute de marbre : il y a quatre cents ans qu'on l'a bâtie. Le goût doit faire des vœux pour qu'elle ne soit jamais finie. L'extérieur est chargé, plutôt qu'il n'est orné, de cinq cents statues, dont plusieurs sont fort belles.

Dans une chapelle souterraine de cette église repose le corps de saint Charles Borromée. Cette chapelle est entièrement revêtue de bas-reliefs en argent doré, où

sont représentées les actions & les circonstances les plus remarquables de la vie de saint Charles. La voûte est soutenue par des figures symboliques de ses vertus. La châsse où repose son corps est de crystal de roche ; les pierres précieuses y sont prodiguées. Le Saint y est couché revêtu de ses ornemens pontificaux , qui sont blancs , brodés en or ; il a sa crosse entre ses bras , qui est ornée de pierreries , les mains jointes , & l'anneau pastoral au doigt. Une couronne d'or , enrichie de beaux diamans , est suspendue sur sa tête. Les présens offerts à ce héros du christianisme sont enfermés dans la sacristie , & composent un trésor prodigieux.

Vous n'aurez pas un mot sur les beaux arts ; ce n'est pas ici leur patrie. Il y a pourtant une Académie des arts ; mais il m'a paru qu'on ne leur rend guère hommage. Les climats lourds & épais font mourir l'imagination , ou plutôt l'empêche de naître.

Les remparts , plantés d'arbres , & semés

de gazon ; offrent dans l'enceinte de la ville une promenade riant & champêtre , où tous les soirs au soleil couchant une multitude d'élégans équipages forment , par leurs courses rapides & variées , un spectacle gai & magnifique.

Je quitte Milan avec regret ; la ville me plaît. Les habitans n'ont pas , il est vrai , cette vivacité , cette mobilité , cette finesse d'esprit des autres Italiens ; mais ils ont une bonhomie à laquelle on s'attache naturellement , & que l'on aime plus long-temps que ces autres qualités plus dangereuses qu'aimables.

La route de Milan à Pavie est très-riante ; les allées d'arbres qui bordent les prairies & les chemins sont arrosées par des canaux qui coulent en sens contraire , se subdivisent & se répandent dans ces belles prairies.

Nous voici arrivés à Pavie ; cette ville est située dans une belle & riche plaine sur les bords du Tesin , qui baigne & fertilise ses campagnes. Elle est grande , bien bâtie ,

avec des rues longues, larges & alignées.

Au milieu de la ville, il y a une grande place entourée d'un portique ouvert en arcades, où est la statue équestre antique de Marc-Aurèle, qui n'a ni la beauté, ni la noblesse de cet Empereur.

Au milieu d'une autre place, on voit celle de Pie V; elle est debout, enveloppée d'une draperie: elle seroit belle mais elle manque de grace & de sveltesse.

Les églises sont riches, mais gothiques; plusieurs ont été fondées par les Rois Lombards. La plus belle est celle de *San Pietro in cielo aureo*, d'une architecture hardie, revêtue de marbre blanc, & ornée de statues; elle fut élevée par le Roi Luitprand. On y voit son tombeau, celui du Consul Biocé, & ceux de François, Duc de Lorraine, & de Richard, Duc de Suffolck.

Un beau pont de marbre blanc traverse le Tesin, & sert de promenade aux ha-

bitans , qui sont ici en petit nombre.

Cette brillante capitale du Royaume des Lombards , n'est plus qu'une ville d'une province qui éprouve le sort de Tantale. La nature y verse avec profusion tous les biens , & les habitans y meurent de faim.

Nous partons , le ciel est bien sombre... voilà la pluie..... c'est un déluge l'orage nous environne de toute part c'est une véritable tempête un vent impétueux la grêle les éclairs.... le tonnerre.... C'est avec ce cortège que nous marchons vers Turin , où nous n'arriverons que demain ou après. Si cet orage continue , nous allons être inondés , abîmés. Je ne fais comment nous nous tirerons des torrens & des rivières que nous allons chercher ; pour moi , je laisse aller le temps , & je vais , comme à mon ordinaire , mon crayon à la main , non pour peindre de belles villes & de délicieuses campagnes , la route dans cet instant m'offre peu de ces objets intéress-

sans ; mais pour peindre mes idées.

Voici celles que le temps m'a fait naître ; car , quoi qu'on en dise , il influe beaucoup sur nos idées , & quelquefois même sur nos sentimens. Pour moi , j'ai souvent éprouvé que notre bonheur dépend d'un temps serein ; le soleil sur-tout élève mon ame , mes pensées ; son éclat me fait sortir de ma sphère. Si l'on me lisoit , on ne manqueroit pas de dire : voyez comme la tête des femmes se moule sur le temps ! Mais les idées ne sont-elles pas plus justes , plus vraies , lorsqu'elles sont inspirées par la nature ?

Enfin ces nuages noirs qui *voilent* le ciel & l'obscurcissent , le vent qui tourmente les arbres , la pluie qui inonde les campagnes , & grossit les torrens ; les éclairs , les tonnerres , le soleil qui se cache & reparoit de temps en temps , & qui semble n'éclairer qu'à regret la nature : tout cela me représente l'homme agité par les tempêtes des passions , éclairé un instant par la foible raison , entraîné

ensuite par l'orage , & faisant naufrage dans l'obscurité qui l'environne. Oui ; l'énigme qu'est l'homme pour lui-même ; est la source de son égarement & de son infortune. Voilà des idées inspirées par le mauvais temps.

Je quitte mon crayon voilà une rivière la pluie en a fait une mer l'agitation & la fureur de ses flots m'épouvantent . . . allons , courage . . . repoussons la peur . . . Eh ! d'ailleurs est-on si mal aux Champs Elisées ?

Nous voici à l'autre bord ; je suis assez contente du Tefin : ils nous a reçus dans son sein avec assez de complaisance. Ses flots m'ont paru moins agités , & cette prétendue mer n'étoit qu'une rivière. La peur exagère tout ; c'est en la bravant qu'on la chasse.

Les petites villes & places fortes de Novarre , Verceil , Livourne & Chivasco se font offertes à notre passage. Mais elles n'ont d'agréable que leur situation ; tantôt sur le côteau , tantôt dans la prairie ;
tantôt

tantôt sur les bords d'une rivière. : : :
 Les torrens & les fleuves me font quitter
 la plume à chaque instant : nous venons
 de passer la Sture , & voilà la Doire....

Turin s'annonce en capitale ; campagne
 riche & cultivée , belles avenues , portes
 triomphales : nous y entrons. . . .

Quel ordre ! quelle régularité ! quelle
 symmétrie ! De grandes rues bien percées ,
 bien alignées , à chaque extrémité des
 points de vue rians & champêtres , les
 bâtimens tirés au cordeau , de même hau-
 teur , d'une richesse frappante , avec des
 fenêtres & des portes à chambranles sail-
 lans , couronnés de frontons ; tous les
 édifices presque uniformes. Il règne dans
 cette ville une magnifique monotonie.

Nous ne resterons que quelques jours
 ici : c'est trop peu pour connoître les ha-
 bitans. Je ne les emploierai qu'à connoître
 les choses ; cela est plus amusant & moins
 pénible.



L E T T R E X V I.

À la M^{me}.

Turin, 4 Septembre 1780.

JE fors de l'Opéra ; il étoit mauvais , & les acteurs aussi : mais le théâtre est fort beau. Il tient au palais du Roi , & a bien l'air d'un théâtre royal. Il est immense ; sa forme est celle d'un œuf tronqué , à six rangs de loges toutes égales & ornées avec goût. L'avant-scène & tout l'ensemble de ce théâtre , ont un aspect imposant & magnifique.

Lorsque le spectacle ennuye , on a de quoi se dédommager. C'est ici l'usage , comme dans toutes les villes d'Italie , de faire de sa loge une salle d'assemblée ; on l'orne , on l'éclaire en conséquence. Les femmes de qualité transportent là leur maison ; elles y reçoivent des visites , & en font à leur tour. On y fait la conver-

sation ; on y joue lorsqu'on est ennuyé du spectacle. Les fruits glacés , les rafraîchissemens de toute espèce , sont continuels pour les allans & les venans. On y soupe aussi dans de petites pièces séparées ; & lorsqu'on veut être seul , ou presque seul , on ne fait point éclairer sa loge : ce signe avertit qu'on ne veut voir personne.

J'ai vu ce matin le palais du Roi ; il n'a guère l'air royal : c'est un grand édifice sans aucune décoration extérieure , & qui a l'air ancien sans avoir l'air antique ; mais l'intérieur est beau & richement décoré ; on y trouve cette magnificence sans prétention , qui est la magnificence des Rois.

Le petit appartement d'été est charmant ; il a toute la gaieté de la saison. Il y a dans ce palais de belles statues antiques , & une collection précieuse de tableaux des Écoles Italienne & Flamande. Le plus beau , qui est de cette dernière École , représente une femme hydropique. Je me garderai bien de vous le décrire ;

je n'ai ni le génie , ni la magie du peintre pour représenter d'une manière intéressante la nature triste & souffrante. J'y ai vu aussi un soleil couchant de Berghem qui m'a fait illusion. Cet astre du jour ne répand plus sur la nature qu'une foible lumière ; les objets se décolorent , on les voit disparaître insensiblement , & les ombres de la nuit approchent : l'imitation est si parfaite , & l'illusion si forte , qu'on éprouve le regret de voir finir le jour.

J'ai laissé le palais pour courir au jardin ; j'ai grand besoin de contempler la nature , lorsque je me trouve dans les palais des Rois.

Le palais du Duc de Savoie est important , superbe ; la façade d'architecture grecque , ornée de colonnes Corinthiennes , & couronnées de vases & de statues , respire la grandeur & la magnificence : tout y annonce la demeure d'un Roi. Un grand escalier de marbre orné de statues , qui va à droite & à gauche , & revient au milieu de l'édifice , conduit dans un salon

décoré en architecture & en sculpture.

Mais ce palais n'est pas fini ; c'est bien dommage ; les hommes s'arrêtent toujours au moment de la perfection.

Celui du Prince de Carignan en impose d'abord par une architecture fastueuse ; mais cet édifice manque de goût & de régularité ; le théâtre de ce palais vaut mieux.

Voilà les palais des Rois de Sardaigne , & voici leur tombeau. Il est sur une haute montagne , renfermé dans une église qu'on appelle la *Superga* , frappante par sa magnificence : les Rois sont bien heureux , la mort même quitte pour eux son aspect redoutable & funeste.

Un portique quarré , soutenu par des colonnes , vous mène à cette église. Sa forme est ronde , & décorée de colonnes Corinthiennes de marbre bleu turquin , qui portent une belle corniche. La coupole est soutenue par un second ordre de colonnes de marbre rougeâtre , partie droite , partie torse jusqu'à la moitié. Au-

tout de l'église font des chapelles décorées de bas-reliefs de marbre blanc composés à la manière des tableaux. Au fond du grand autel on en voit un , où la défaite des François en 1706 au siège de Turin n'est que trop bien exprimée. J'ai détourné les yeux de cet objet , car j'aime les François.

Je ne vous dirai rien des autres églises , dont l'architecture & la décoration ont plus de richesse que de beauté.

L'Université , édifice d'une architecture noble & élégante , possède des monumens précieux , tant anciens que modernes. Dans le cabinet des antiques & des médailles , il y a une table Isiaque de la plus haute antiquité ; on y voit la déesse Isis & ses mystères , les saisons & le temps des semailles , & quantité d'hiéroglyphes Egyptiens , que vous pouvez vous faire expliquer par les antiquaires , qui croiront avoir deviné. La bibliothèque est considérable & publique.

L E T T R E X V I I .

A la M^{ême}.

J'ARRIVE de la Venerie , maison de plaifance du Roi de Sardaigne. On y va par une grande allée d'arbres qui ne vous quitte jamais ; l'édifice eft fimple & analogue au lieu. La magnificence intérieure n'y eft point en contrafte avec la fimpli-
cité de la nature ; j'aime mieux les mai-
fons de campagne des Rois que leurs
palais de ville. Il me femble que la cam-
pagne doit les rapprocher un peu plus de
la nature , & par conféquent des hommes.

La chapelle eft d'une architecture har-
monieufe ; elle eft revêtue de marbre , &
ornée de colonnes & de belles peintures.

J'ai parcouru les jardins ; ils font dé-
licieux. Le bofquet eft defliné , coloré ,
nuancé avec tant d'art , que l'on diroit

que le jardinier est peintre & architecte : Ce sont des galeries ouvertes , des coupes soutenues par des colonnes coupées , des salles , des cabinets , des boudoirs ; je croyois être dans le palais de Flore. Ce palais parfumé , formé par la nature , vaut bien mieux que ceux qu'élevé l'ostentation. Son luxe est bien plus aimable que celui des hommes ; l'un donne le bonheur , & l'autre le détruit.

L'orangerie est un édifice frappant par la hardiesse & la magnificence de sa construction : Flore pourroit bien fixer là sa demeure.

Au retour de la Venerie , j'ai été me promener au Valentin , promenade délicieuse & champêtre ; elle est formée par plusieurs allées plantées de grands arbres à quatre rangs , qui entourent de belles prairies couvertes de fleurs , où serpentent de jolis ruisseaux qui suivent doucement leur pente le long des allées. A l'extrémité de la principale coule le Pô. On voit sur ses bords le château royal du Va-

lentin ; la vue domine une grande étendue de campagne , & se récrée sur des paysages rians & variés. On s'y promène à pied & en voiture ; les jours de fêtes la cour y va , elle est alors très-brillante , très-animée , & présente un spectacle charmant : chose rare en Italie , où la noblesse empêche de marcher ; l'étiquette condamne à ne pas se servir de ses jambes , le peuple seul peut en faire usage sans être ridicule.

En France , comme vous savez , les promenades font spectacle. Ce plaisir agréable & salutaire n'est point connu des Italiens ; ils n'aiment que les plaisirs qui nuisent , leur vie molle se refuse au mouvement : on diroit qu'ils fuyent la pensée , car la promenade la fait naître , & il y a bien long-temps que les Italiens la font mourir.

Nous voici hors de Turin , dans une grande & belle allée d'ormes qui partage des prairies artificielles arrosées par une multitude de canaux. C'est par cette pro-

menade de trois lieues que nous approchons du Montcenis.

Au bout de l'allée , nous avons trouvé Rivoli : l'horreur m'a saisie en voyant le château où Victor Amedée fut enfermé par ordre de son fils. Oh nature ! que deviens-tu donc dans l'ame des tyrans ?

La route est belle , & la campagne très-parée. Nous marchons dans un riche valon , le long duquel coule la rivière de Doire , où la vigne & l'ormeau s'unissent , s'enchaînent par de grandes guirlandes qui ombragent délicieusement ces belles campagnes.

De Suze. Nous avons trouvé sur nos pas la petite ville de Veillane , & le village de Saint-Ambroise : on ne s'arrête dans ces endroits-là que pour changer de chevaux. J'ai voulu m'arrêter un moment à Suze pour y voir un arc de triomphe érigé à Auguste , & qui montre encore des beautés dans sa dégradation. Malgré mon amour pour l'antiquité , j'ai vu avec plaisir tomber en ruine un monument élevé en l'honneur d'un tyran.

Suze , située aux pieds des Alpes , doit son origine à une colonie Romaine qui s'y établit sous le règne d'Auguste. Cette ville n'offre plus rien de ce qu'elle fut. Le voisinage des deux forteresses qui la gardent , les soldats qui peuplent ses rues , lui donnent encore un air assez martial.

Suze , si maltraitée par les Gaulois , les Carthaginois , les Goths , les Vandales , les Sarrazins , les Allemands & les François , qui tour-à-tour la saccagèrent , la ruinèrent & la brûlèrent , a eu l'honneur de recevoir dans ses murs un Dieu & un Héros. Hercule & Annibal y passèrent , lorsque l'un alla dans les Gaules , & l'autre en Italie.

Nous allons entrer dans la région aérienne ; nous voilà bientôt au pied du Montcenis.

Adieu belle Italie , contrées superbes , ciel privilégié , terre attachante que je ne foule qu'avec respect , il faut donc te quitter. Sa configuration gracieuse & pittoresque , la beauté , le noble aspect des

viles , la magnificence des édifices , les prodiges des arts , les fêtes , les spectacles , & sur-tout le souvenir , ou plutôt le sentiment de ce qu'elle fut , tout cela , plus que les habitans , m'en arrachent avec peine.

D'ailleurs ; l'Italie est la patrie des femmes ; c'est-là qu'elles sont chéries & respectées , que la loi les protège , les favorise , & que les hommes , loin d'exercer sur elles un empire dur & tyrannique , baissent les chaînes avec lesquelles nous les lions.

Adieu donc belle Italie ; je te laisse ; il est vrai , plongée dans le sommeil , mais plus heureuse dans tes rêves que les autres nations dans la réalité ; dors , le repos est bien nécessaire après tant d'agitations. Nations de la terre , ayez autant de gloire , & endormez-vous ensuite.



L E T T R E X V I I I.

A la Même.

De Lanesbourg au pied du Montcenis.

C'EST une agréable chose que ce Montcenistant décrit. Nous arrivâmes hier à la Novalaise, village au pied du Montcenis ; il étoit trop tard pour passer la montagne, & nous avons couché dans ce village. Ce matin, à la pointe du jour, on a démonté nos voitures ; tout notre équipage a été mis sur des mulets, nous dans des chaises ajustées sur un brancard, & nous avons grimpé ces hautes montagnes par un chemin roide, escarpé ; c'est un zig-zag continuel, bordé de précipices, que vous prendriez pour la route des serpens.

De temps en temps je mettois pied à terre pour contempler ce tableau varié des caprices de la nature ; tantôt brute

& sévère , elle effraye par les traces de ses fureurs ; tantôt belle , riante , elle charme par son aménité. Des rivières roulent en cascades perpétuelles de la cime des montagnes ; le soleil qui les frappe y réfléchit toutes les couleurs : c'est une pluie de pierres précieuses. Après quatre heures de tours & de détours dans cette route escarpée où l'on grimpe l'espace de trois lieues , nous nous sommes trouvés au sommet de la montagne , dans une plaine de deux lieues de longueur , riante , fertile , couverte de beaux pâturages , de troupeaux , de bergers , sous un beau ciel & un air pur. J'ai cru entrer dans la région de l'innocence ; c'en est bien la situation , car on touche le ciel avec la main. Je foulois le thim & la violette ; les oiseaux chantoient le printemps , & devant moi des montagnes de neige me montraient l'hiver dans toutes ses rigueurs. Quel beau & singulier contraste ! que j'aurais voulu être Poète ! J'invoquois Apollon , mais il ne m'a pas écoutée.

Au centre de cette plaine est un lac ; on y trouve une maison pour la poste , quelques chaumières , & plus loin un hôpital pour les pèlerins. Nous nous sommes reposés dans une de ces chaumières , & nous y avons mangé des truites exquisés que l'on venoit de pêcher dans le lac , & du laitage délicieux. Après ce repas pastoral ; nous nous sommes remis dans nos chaises pour descendre la montagne. La descente est un zig-zag perpendiculaire ; mais l'aspect riant & varié de la nature ôte l'idée du danger.

Après trois heures de descente , nous voici à Lanesbourg , village au pied de la montagne , dont la situation est agreste , sauvage , & l'aspect celui de la misère elle-même. On remonte notre équipage , nous allons partir & traverser les Alpes ; je vous en donnerai des nouvelles , chemin faisant.

Ces Alpes ne finissent point ; il y a quatre jours que nous sommes tantôt sur les nues , tantôt dans les abîmes , suivant

une vallée entre deux chaînes de montagnes qui touchent le ciel. C'est dans ces contrées où la nature se montre sous mille aspects différens. Des montagnes arides, décrépites, où l'on voit des traces de volcans, d'autres animées par une riante fécondité, des vallons délicieux, des plaines agrestes, d'autres cultivées, des torrens qui se précipitent du sommet des montagnes, & vont former des rivières. On y passe rapidement d'une saison à l'autre. Ici la nature, qui se dépouille, annonce l'hiver; là les glaces, la neige en font sentir toutes les rigueurs; à quatre pas les fleurs & les fruits couvrent la terre. Enfin on y voit tous les contrastes & les caprices de la nature, qui, en créant ces contrées, eut souvent de l'humeur; car on apperçoit par-tout les traces de sa colère, qu'elle cache de temps en temps en faisant semblant de sourire.

Chambery. Nous voici enfin dans la capitale de la Savoie. Ce n'est pas sans crainte & sans effroi qu'on y arrive; mais que vous dire
de

de Chambéry ? cette capitale n'est qu'un village. Il faut fermer les yeux à la vue de ses rues, de ses places, & de ses édifices noirs & enfumés. Elle me semble bien triste malgré sa population ; ses environs seroient assez rians sans l'aspect sérieux des Alpes.

Oh ciel ! où entrons-nous ? où descendons-nous de cette haute région ? sont-ce des hommes ou des géans qui ont fait ce chemin ? Nous marchons dans le sein d'une masse énorme de rochers, effrayante par sa hauteur , dans un large chemin pavé où l'on descend l'espace d'une demi-lieue.

Voilà une inscription avec les armes de Savoie..... Elle apprend que c'est à Charles Emmanuel, second Duc de Savoie, que l'on doit ce merveilleux ouvrage ; mais j'ai bien autre chose à faire que de transcrire une inscription. La peur m'occupe trop ; je ferme les yeux à ces effroyables rochers qui pendent sur ma tête.

Pont-Beauvoisin. Le sol s'aplanit....

Part. I,

M

l'horison s'éclaircit.... la nature change d'aspect.... Mais je m'apperçois que je suis aux portes de la France. Je n'entends plus dans le chant du peuple cette douce mélodie qui tient au climat & à l'organisation des hommes.

Nous voici à Lyon. Où sont les temples, les palais, les statues, & ces tableaux, qui imitent de si près la nature, & l'embellissent encore ? Je ne vois à la place de tous ces chefs-d'œuvre que des étoffes & d'élégans chiffons, enfans chéris d'un luxe frivole & de la mode, qui est la favorite des François.

L E T T R E X I X.

*A M. de W***.*

Naples.

JE ne fais si en ne vous écrivant pas je ne fais pas plus pour vous qu'en vous écrivant ; car je pense bien souvent à vous ,

en me reprochant de n'avoir pas répondu encore à votre charmante lettre. Que voulez-vous que je vous dise ? on fait bien rarement ce que l'on veut dans ce monde ; d'abord la curiosité de voir Paris , & de le bien voir , ensuite le grand voyage que je viens de faire , & les petites choses qu'il faut faire si souvent , tout cela m'a fait quitter & reprendre mille fois la plume. O combien de choses j'ai à vous dire ! Je commencerai par celles qui me flattent le plus.

Votre réponse à mon tableau d'Iphigénie est une fort belle lettre , & n'est point comme ces belles femmes , qui ne sont que belles. S'il y a de l'exagération dans les éloges que vous me donnez , il y a tant d'esprit dans ce que vous dites , tant de délicatesse dans ce que vous pensez , qu'au lieu de comparer ce que je suis avec ce que vous voulez que je sois , je ne me suis occupée que de votre esprit , & de votre génie. Vos illusions à mon égard m'ont fait penser que l'amitié a

ses erreurs aussi bien que l'amour ; mais elle a aussi ses jouissances , moins vives à la vérité , mais aussi douces , aussi flatteuses , & votre lettre me les a fait éprouver.

Vous me disiez de vous parler de Paris ; que vous dirai-je donc de cette célèbre capitale ? Je vous écrivois que les plaines immenses de la France me laissoient toujours à ma place ; je pourrois vous dire que Paris m'a fait désirer de n'en pas sortir. Pour peindre les objets au naturel , il faut courir à la première impression qu'ils nous ont faite.

En arrivant donc à Paris , il me sembla entrer dans ce cahos dont on nous parle tant. La confusion , le bruit continuel , l'agitation , l'accent lugubre du peuple , qui vient de son malheur autant que de son organisation (1) , enfin l'air de dé-

(1) Comment ce peuple si grossier , si âpre , si lourd , a-t-il été si loin dans ses progrès dans les arts d'utilité ?

l'ordre qui règne dans cette ville immense ; tout ce mouvement m'a paru être celui de la destruction plutôt que de la création. Ce n'est point l'action naturelle d'un peuple qui cherche par l'industrie une existence plus heureuse , c'est une foule d'hommes qui s'agitent & s'entrechoquent sans cesse pour trouver le bonheur , & qui portent sur leurs visages l'empreinte du malheur dont ils veulent se préserver : on croiroit voir une foule où chacun fend la presse pour passer le premier.

La société se ressent un peu de cette agitation. Ceux qui la composent n'ont pas l'air naturel & libre , leurs esprits & leurs corps semblent être à la chaîne ; ils veulent avoir l'air gai & heureux , mais ce sont des comédiens qui ne jouent point d'après nature ; une certaine inquiétude perce à travers cette feinte gaieté , & annonce qu'ils n'ont pas ce calme , cette tranquillité d'ame d'où naît cette heureuse gaieté qui répand sur l'esprit un coloris si agréable.

Ils ont l'air préoccupés , distraits ; on diroit qu'ils pensent , mais je crois que plusieurs cherchent à ne pas penser , pour se distraire un peu d'eux-mêmes. Leur abord est froid , & même glacial ; ils ont beau se farder de la politesse , cette politesse dit ne me croyez pas , car j'en ai menti. En vérité , cette société si vantée , où il y a tant d'individus intéressans par les qualités de l'ame & de l'esprit , manque des vrais caractères de l'amabilité. Cette politesse aisée , naturelle , qui fait illusion , l'enjouement , la gaieté , la vivacité qui sont l'ame & le charme de la société , y sont changés en un sérieux , une réserve , une contrainte & une prétention à la raison , qui fait regretter la folie : on croiroit voir des ennemis qui s'appréhendent & se craignent.

Pourquoi cette nation Françoisse , si aimable & si brillante , a-t-elle changé de caractère ? Que je regrette sa franchise , sa loyauté , sa gaieté , & même sa frivolité qu'elle a abandonnée pour une phi-

lophilie adolescente qui ne va point au bonheur, & pour une raison qui les empêche de rire. On devient gauche lorsque l'on quitte son naturel, & leur esprit à présent n'est plus qu'une raison ornée. Quel dommage !

Si une femme ouvre la bouche, au lieu de répandre des fleurs & des graces, au lieu d'une narration où régneroit l'aimable désordre de l'imagination, c'est une description méthodique, froide, qui ne vous montre ni les choses ni les hommes, un tableau dont les figures manquent de vie & de couleur ; le sentiment meurt en sortant de leur bouche, & leur imagination éteinte fait de l'esprit un personnage aussi grave, aussi sérieux que la raison. Peignent-elles les plaisirs champêtres ou les horreurs d'un naufrage, ce sont les mêmes couleurs, les mêmes nuances, les mêmes ombres ; leurs accents, leurs yeux, leurs gestes, l'inflexion de leur voix, & leurs expressions, ne changent ni ne varient avec le sujet : on

croiroit , à les voir , que c'est toujours la même chose qu'elles racontent. Leur organisation est peu délicate. J'ai même trouvé en elles notre sexe un peu effacé ; leur phisionomie a du caractère , mais ce n'est pas celui des femmes. Ce sont des traits fortement dessinés , ~~et~~ peu délicats ; la vivacité est dans leurs yeux ; l'expression du sentiment y manque ; elles ont la voix forte , mais elles cachent ce défaut en parlant bas. Sans cet artifice , on croiroit quelquefois entendre la voix d'un homme ; elles sont en général grandes , bien faites , sveltes , & possèdent par excellence l'art de s'embellir & celui des graces. Elles ne m'ont pourtant pas paru coquettes ; il m'a semblé , au contraire , voir dans leurs yeux qu'elles regardent la coquetterie comme une perte de temps. Quelques-unes ont aussi , comme certain philosophe , leur athéïsme ; elles ne croient plus à l'amour (1) , & n'ayant

(1) Cette incrédulité , qui éteint la sensibilité ,
pas

pas le cœur de leur amant à étudier, elles étudient le corps humain. Cette science a pour elles quelque chose de plus réel; le défaut ou le dégoût de la sensibilité fait courir aux objets physiques. Semblables à ces froids philosophes, qui, ne voyant dans la constitution de l'univers que les combinaisons matérielles du hasard, anéantissent tout, parce qu'ils trouvent en eux le néant.

L'anatomie est donc devenue la science des femmes, cette science si humiliante, & qu'elles devroient ignorer & haïr par modestie & par coquetterie. Si elles sont constantes à cette étude, je leur annonce que les graces humiliées, désolées, vont les fuir à jamais.

Mais les ombres légères de cette peinture disparoissent par de belles & vives couleurs. Si la Parisienne est privée de quelques nuances fines & délicates que

n'est-elle pas un reproche à faire aux hommes & non aux femmes ?

la nature mit dans les traits de notre visage & dans ceux de notre esprit , elle possède des qualités plus rares & plus essentielles , & c'est par-là qu'elle est si attachante , & si long - temps aimable. Sans flatter mon sexe, on peut dire que les femmes sont ce qu'il y a de plus intéressant à Paris.

Certains philosophes sont aussi peu philosophes qu'hommes d'esprit ; je leur passerois de n'être ni l'un ni l'autre , mais je ne saurois leur passer d'être si peu aimables ; leur ton , leur air , sont durs , tranchans , repoussans ; ils sont sérieux & sombres pour avoir l'air penseur , & impolis pour avoir l'air philosophe. Mais lorsqu'on apperçoit sous le masque du philosophe toutes les foiblesses , tous les préjugés du vulgaire , l'illusion disparaît. Je ne vous dirai rien de leur morale : on dit qu'elle se trouve quelquefois dans leurs livres , mais je ne les ai pas lus.

Voici quelques nuances que j'ai aperçues en eux ; ils ne cessent , par exemple ,

de déclamer contre l'orgueil , le luxe & le faste des grands , mais ils rougissent lorsqu'on les rencontre dans un fiacre. Ils grondent & murmurent sur l'inconstance & la frivolité de la mode , mais ils ont toujours un habit de la couleur à la mode. Ils portent , comme les jeunes militaires , une épaule en l'air , & saluent de côté. Ils regardent les jolies femmes du même œil que les femmes les regardent , & disent d'un air moitié froid , moitié dédaigneux , elle a de beaux yeux , mais ils sont trop vifs ; enfin j'ai trouvé ces beaux esprits fort laids : ils sont sans physionomie. L'esprit peut s'en passer , mais l'ame doit en avoir une.

Ils veulent introduire une égalité dont ils prêchent sans cesse , & vainement , les dogmes , & pour leurs intérêts condamner l'univers à une triste monotonie. Ces savans personnages ne connoissent donc ni les loix de la nature , ni celles de la société ; qu'ils sachent que cette égalité ne se trouve , & ne doit se trouver ni dans

l'une ni dans l'autre. La nature a voulu , & a prononcé l'inégalité & les distinctions d'une manière absolue. On les voit dans toutes ses productions morales & physiques (1) ; son pinceau sublime & fécond a varié à l'infini , dans le tableau de l'univers , les dessins , les figures , les couleurs , les nuances & les ombres , & n'a point fait un triste & monotone camaïeu , comme ces peintres philosophes prétendent faire du tableau de la société , en renversant les loix que la nature lui a prescrites par son exemple : mais laissons-là ces philosophes

(1) Quelle différence dans l'ordre moral d'un Voltaire à un sot ? dans le physique , d'une belle Georgienne à une Hottentote , du cheval à l'âne , du paon au hibou , du chant mélodieux du rossignol au cri sinistre de la chouette , de l'élégant serin , de son riant plumage , de son charmant ramage , à l'hideuse chauve-souris ! & quelle distance la nature n'a-t-elle pas mise entre cet aimable & libre habitant des airs aux vils reptiles qui rampent ; & dans les plantes , voyez la rose & voyez le chardon.

aussi savans en peinture qu'en morale ;
& courons à la nature.

L'on emploie à Paris beaucoup d'art pour la parer & l'embellir. Rien d'aussi délicieux que les jardins ; les arbres y sont hauts & touffus , le feuillage d'un verd qui récréé la vue. La nature obéit sans résistance aux volontés du jardinier ; on plie , on replie un arbre de mille manières ; on lui fait prendre différentes formes ; on le peigne , on l'arrange , on lui fait une toilette aussi recherchée que celle d'une petite maîtresse ; on trouve à Paris les jardins de tous les pays. Les Anglois sont simples & sérieux : c'est une nature qui rêve. Les Italiens sont pittoresques , & représentent la nature capricieuse & dans un beau désordre. Les François sont peignés , parés , très-élégans : c'est une nature à prétention , & même un peu coquette.

J'allois souvent rêver dans un jardin royal qu'on appelle la Muette ; tout , en effet , y inspire le silence : l'art , dans ce jardin , rend la nature imposante. La pre-

mière fois que j'y entrai , je dis voilà une belle architecture en verdure ; le dessin & la beauté des arbres , l'ordre , l'arrangement , la symmétrie , y font naître une tranquillité , un calme délicieux.

Le bois de Boulogne , qui avoisine ce beau jardin , est une des délices de Paris. Ce bois a perdu toute l'âpreté de la nature sauvage ; ce n'est plus l'asyle des animaux féroces. On y voit courir à la place le cerf agile & élégant , le faisan , la perdrix , la fauvette ; & le rossignol y chante par vanité. Ce bois est , en été , un spectacle charmant ; à toutes les heures du jour on le trouve peuplé. On y rencontre un solitaire qui rêve , une femme qui folâtre avec son chien , une autre qui lit. Les faiseuses de modes y viennent les tenter avec de jolis chiffons , auxquelles elles résistent moins qu'à leurs amans. Tous les soirs , au coucher du soleil , les élégantes de Paris vont s'y familiariser un peu avec la nature , qu'elles regardent si souvent sur l'épaule. On leur voit prendre

alors, sans qu'elles y pensent ; un peu de cet air simple & naturel que donne la campagne ; les unes se promènent à pied ou en voitures ; d'autres courent à cheval dans des allées à perte de vue. Deux ou trois fois la semaine, il y a des bals champêtres qui répandent la gaieté dans cette belle solitude. Les philosophes y vont aussi faire semblant de rêver ; mais on fait bien qu'ils n'y vont que pour voir les femmes , & sur-tout les jolies filles de Paris.

Dans les Champs Elisées , on croit être effectivement dans le séjour des ombres heureuses. Le calme , la tranquillité que ce lieu inspire , paroît bien plutôt fait pour des ames pures que pour un peuple frivole & corrompu.

C'est un bois délicieux formé par l'art & la nature , coupé par un grand nombre d'allées dont les arbres s'élèvent doucement en voûte sans se toucher. De cette séparation pénètre une douce lumière , & la verdure conserve tout son éclat. Il est

entrecoupé de prairies ; on y marche sans bruit & sans élever la poussière sur un gazon d'un verd éclatant.

Tous les soirs les femmes y paroissent habillées de blanc , car nous ne portons plus d'autre couleur. On veut avoir l'air de la candeur lorsqu'on a perdu l'innocence ; elles ont senti que les graces simples & modestes ont un charme qui séduit , même les hommes les plus corrompus & les plus insensibles. Voilà comment le raffinement de la coquetterie nous ramène à la simplicité de la nature ; il me sembloit voir , lorsqu'elles se promenoient en robe de gaze blanche que les zéphirs agitoient , il me sembloit voir en elles des ombres inquiètes de leur destinée. Elles n'avoient point ce calme que donne la jouissance du vrai bonheur , & la tranquillité qu'inspire ce lieu paisible. Inquiètes , agitées , elles avoient l'air de regretter ou de desirer quelque chose.

Le jardin des Tuileries , si célèbre , est vraiment magnifique ; la nature est en

grand dans ce jardin , & y a déployé son luxe & sa magnificence : on diroit qu'elle s'est mise là dans toute sa parure. Je ne m'aviserai pas de vous le décrire ; je ne peins la nature que lorsqu'elle est à ma portée : mais quand elle prend des dimensions si gigantesques , elle est trop au-dessus de mes foibles pinceaux. J'essayerai de vous la peindre dans un jardin où elle est plus à ma portée ; c'est celui du Maréchal de Biron. Ce jardin réalise toutes les fictions poétiques ; c'est là où la nature & l'art ont surpassé la coquetterie de mon sexe. Il me sembloit toujours , lorsque je m'y promenois , faire un de ces rêves agréables que produit dans l'âge tendre la lecture d'un joli roman. Le parc a l'air d'un enchantement ; on diroit que Flore le cultive elle-même. Les arbres , d'un verd éclatant , s'élèvent , & échappent à la vue ; un bouquet les couronne. Des guirlandes de chevre-feuilles , de jasmins & de roses les entrelassent , les enchaînent , & semblent

les caresser. Tout ce parc magique est enlaffé par cette jolie chaîne. Le tronc & le pied des arbres sont cachés par les feuillages naissans qui s'échappent des guirlandes ; des corbeilles de roses & d'œillets sont par-ci par-là dans ce parc délicieux ; des fleurs de toutes les couleurs couvrent la terre , la parent , parfument l'air , & charment l'odorat. A chaque instant on se baisse pour les cueillir , mais on les laisse pour en jouir plus long-temps. Flore de temps en temps donne un coup de baguette , & voilà cette riante scène métamorphosée.

Tout ce que la nature a produit dans sa gaieté se trouve dans ce jardin ; la vivacité des oiseaux , la variété des fleurs , l'inconstance des papillons ; tout cela a quelque chose de si riant , de si aimable , qu'en vérité j'aurois voulu devenir un de ces objets.

La distraction qu'on y éprouve est si agréable , qu'on feroit fâché de la perdre ; on ne veut pas même rêver : mais lors-

qu'on le veut absolument, on s'en va dans une galerie qui ressemble à celle de Flore, & qui est faite pour les douces rêveries. Elle est entourée de vases ~~de~~ fleurs, en montant, forment sur un fond blanc des dessins variés, & offrent la plus riante des tapisseries. Aux deux extrémités de la galerie, s'élèvent encore des trônes de fleurs qui ravissent les sens, & qui ne m'en feroient pas désirer d'autres.

Lorsque je voulois me distraire & me charmer, j'allois dans ce beau jardin; lorsque je voulois rêver & me recueillir, j'allois à la Muette; mais lorsque je ne voulois faire ni l'un ni l'autre, j'allois à Versailles. La nature est bien triste en ce lieu : la situation du château est monotone. Lorsqu'on est sur la belle & grande terrasse, on n'a devant soi que de sombres forêts, sur lesquelles les yeux n'aiment à s'arrêter que quand l'ame est triste.

Le château est grand, sans avoir l'air de la grandeur. Je n'y ai point trouvé

cette magnificence qui annonce la demeure d'un Roi ; je n'y ai vu qu'un luxe agréable & fragile : ce sont de superbes porcelaines.

Le théâtre est fort beau ; & décoré avec élégance : c'est le seul de ceux que j'ai vus en France qui ne fasse pas dire ce que vous avez lu dans une de mes lettres.

Les jardins & les parcs sont encore naissans , & ce que j'y ai vu de plus remarquable , ce sont les statues qui les décorent.

Les jardins de Marly sont ravissans ; c'est un beau théâtre en verdure , dont les décorations & les scènes ne produisent que des sensations douces & agréables : l'habitation n'est que jolie.

Il faut que je vous mene dans une maison de plaisance qu'on appelle la Folie , & dont le nom est fort sensé. Nous n'y entrerons pas , car elle n'est pas finie : mais suivez-moi dans les jardins.

On a voulu y représenter le désordre de la nature sauvage , & les ruines superbes & majestueuses de l'ancienne Rome.

L'on s'en va dans de petits sentiers qui veulent avoir l'air d'avoir été tracés par la nature. On marche long-temps , & l'on se trouve tout-à-coup au milieu de décombres de ruines éparfes. Ici on apperçoit une statue mutilée par le temps , qu'on se garde bien de gronder de ne l'avoir pas respectée , car elle fait voir que son pays & son siècle n'étoient point ceux de la belle sculpture. Là c'est une colonne renversée , qui certainement n'étoit pas de celles qui soutenoient les palais des Empereurs Romains, ~~et~~ les temples des dieux. Chemin faisant , on rencontre des ponts , des restes d'aqueducs , où perce à travers cette vénérable antiquité le goût minutieux & frivole des modernes. On se trouve , en marchant , dans des lieux agréables & sauvages , où l'on voit çà & là des ruines & un lac ; sans doute l'Averne. Il est environné des restes d'un am-

phithéâtre antique , fait par un architecte de Paris. Plus loin , on trouve une maison enfouie , qui est le signe d'une ville abîmée ; en avançant , on rencontre la cabane d'un malheureux. La représentation de la misère fait sentir le besoin de la soulager ; c'est ce que fait le propriétaire du lieu. Dans un autre endroit , on voit une femme dans un bain qu'une esclave essuye ; cette femme est apparemment une de ces beautés grecques qui alloient se baigner dans ces bains superbes qui ornent à présent les palais de Rome : mais cette beauté grecque n'est qu'une coquette de Paris , & son esclave une soubrette de la Comédie Française.

Au milieu de tous ces mensonges qui plaisent pourtant , & qui ont assez l'air de la vérité , il y a quelque chose de très-joli ; c'est la serre des fleurs , construite dans le sein des rochers. On diroit que Flore s'est retirée là pour se mettre à l'abri des frimats & des glaces , car on y trouve en hiver toute la gaieté de la nature au prin-

temps. On y a pratiqué des pièces & des galeries rustiques , meublées à la manière Turque & Chinoise. J'ai trouvé ces rustiques-là fort jolis : on y voit toute la simplicité de la nature , & une élégance qui ne la détruit pas. A quelques pas est une laiterie , petite rotonde très-élégante revêtue de marbre blanc. Les buffets , les vases , les tasses , la table qui est au milieu pour la colation , tout ce que l'on voit dans cette rotonde est de la couleur du lait.

Cette élégante simplicité convient à l'habitation d'un berger , qui , au reste , est très-galant , & fait fort bien les honneurs de son humble demeure , car la table y est servie pour les allans & les venans depuis le matin jusqu'au soir.

J'ai encore vu dans le bois de Boulogne une jolie maisonnette que l'on appelle Bagatelle , & qui en est une. Dans le jardin règne aussi le désordre affecté de la nature , qui est à présent fort à la mode à Paris , & on a raison. En imi-

tant la nature , on se rapprochera peut-être d'elle. La maisonnette est fort jolie ; on a eu l'adresse & le goût d'y cacher la magnificence. On y apperçoit une élégance qui vaut mieux qu'elle. La chambre à coucher du maître du lieu représente la tente d'un guerrier : on y voit par-tout des trophées d'armes. J'y cherchai des lauriers , que je trouvai naissans , & je descendis dans le jardin , où je me fis , en attendant , un bouquet de mirthe.

Je ne finirois pas , aimable W***, si je vous parlois de tout ce que j'ai vu à Paris ; il faut pourtant que je finisse , & que je quitte ce Paris où je serois encore , si l'été n'eût pas disparu. Tant que les arbres ont eu des feuilles , que les oiseaux ont chanté , que les papillons ont voltigé , je n'ai pu m'en arracher.

Il faut enfin quitter cette ville si séduisante & si profane , pour aller se sanctifier dans cette Rome , où les cendres qu'on y foule parlent bien plus au

cœur

cœur & à l'esprit que les êtres vivans des autres villes.

J'allois continuer mon voyage de Paris à Naples, mais la longueur de ma lettre m'effraye ; j'espère que vous ne me direz pas ce qu'une femme de vos amies disoit à un homme très-aimable & très-aimant, qu'il lui avoit écrit une fort longue lettre pour lui prouver qu'il ne l'aimoit pas. Il vint la voir le lendemain, & lui dit, je vous ai écrit une lettre bien longue. Vous me l'auriez écrite plus courte, lui répondit-elle, si vous aviez voulu ne me dire que la vérité. Adieu, aimable W***; écrivez-moi plus souvent, & n'allez pas vous venger de mon silence ; car la véritable amitié est aussi incapable de ressentiment que d'amour-propre.



L E T T R E X X I I I .

All M^{ême}.

Naples, 27 Septembre 1780.

JE vous remercie de votre charmante lettre , & même de vos préventions pour moi ; il y a des illusions, des erreurs qui valent encore mieux que certaines vérités, car elles nous flattent au lieu de nous affliger comme elles.

J'aurois voulu répondre d'abord à cette belle lettre ; mais le climat de Naples & les habitans m'empêchent de faire ce que je veux , & me rendent si différente de moi-même , qu'en examinant mon ame , mon esprit & ma raison , je trouve tout cela si changé , si affoibli , que j'éprouve à-peu-près la même sensation qu'éprouvent les malades lorsqu'ils se regardent au miroir après une longue maladie.

Je vous ai rendue modeste , dites-vous.

Cette apparence de modestie est un mensonge délicat pour m'encourager lorsque je vous écris ; car je perdrois courage , si je ne vous écrivois par amitié plus que par vanité.

Vous aurez reçu à présent ma longue lettre sur Paris. Cette lettre fit de moi , pendant quelques semaines , un être bien étrange , sur-tout pour Naples. Je fuyois les hommes comme l'on fuit les animaux pour lesquels on se sent de l'anthipathie. Je voulois me recueillir pour vous peindre ce que j'avois vu & senti dans cette ville , où il y a tant de mal & tant de bien. Vous n'aurez vu dans cette lettre que les apperçus d'une femme vive & sensible , qui juge des hommes & des choses d'après les impressions de son cœur & de son imagination.

Je vous prie de laisser là vos préventions pour moi , & de me dire avec cette franchise que vous avez , lorsque vous renoncez aux usages monotones du monde pour être vous-même , si j'ai bien vu & bien peint.

O ij

Je prépare des matériaux pour vous écrire sur Naples. Je vais dans les places où s'attroupe le peuple ; je fais arrêter mon carrosse , & de-là je vois & j'écoute. Ce peuple original , par son physique & son moral , me présente à chaque instant des scènes & des tableaux qui appellent Molière : c'est dans ces instans sur-tout où il se montre d'après nature. C'est dans le peuple qu'il faut étudier les hommes & les nations ; on leur trouve encore un peu de cette nature , qui est si effacée dans la classe d'hommes que l'on appelle gens comme il faut , & qui est presque toujours comme il ne faut pas.

Je lis & relis l'Histoire Romaine pour reconnoître & voir avec plus d'intérêt , à mon retour à Rome , ces lieux où se sont passées les grandes scènes du monde. L'histoire de nos jours n'est qu'un roman auprès de la majesté de cette histoire. La passion du beau , du grand a disparu ; nous n'aimons que le joli , parce que nous ne sommes que jolis : on diroit que l'es-

pèce humaine a dégénéré. C'étoit des hommes grands , bien faits , bien proportionnés , d'une belle & noble physionomie , où l'on voyoit l'empreinte d'une ame grande & courageuse. Ces hommes ne sont plus que foibles , petits & mal conformés , & leur physionomie annonce toute la petitesse & la foiblesse de l'ame. L'Italie moderne me semble un beau temple renversé , où l'on voit dans les ruines des restes mutilés des belles statues qui le décorent.

Me voilà presque devenu philosophe ; j'en suis fâchée , ce métier-là ne va point aux femmes. Nous sommes comme les enfans ; ils ne sont aimables que quand ils jouent & folâtroient ; lorsqu'ils raisonnent , ils ne sont plus ni enfans ni hommes.

Voici donc un enfantillage ; je me promenois l'autre jour dans un jardin près du Vésuve avec plusieurs personnes , & l'Apollon de Naples , qui est le Duc de ***. Ce Duc n'a guères l'air d'un inspiré ; il l'est pourtant. En me promenant ,

j'apperçus un temple & un arbre de laurier ; je m'approchai de l'arbre , j'en coupai quelques branches , dont je formai une couronne ; je la cachai sous mon tablier , & je fus prendre par la main mon inspiré , qui se laissa conduire sans trop savoir où : tout le monde nous suivoit. Arrivés au temple , je le fis asseoir , & lui mis la couronne sur la tête ; ensuite je me prosternai devant cette nouvelle divinité , faisant signe à tous ceux qui étoient présens de faire aussi la gémflexion. L'homme déifié prit la chose à la lettre. Cette couronne lui plut ; il trouva qu'elle lui alloit bien ; il la garda toute la journée ; & ne pouvant se résoudre à la quitter , il fut le soir dans le monde avec sa couronne à la main , & , tout plein d'enthousiasme , il m'exprima ainsi sa reconnaissance dans le langage des Dieux.

S O N E T T O.

Poiche del sacro alloro il crin m'hai cinto ,
E poeta mi crei , gentil G,

Estro novello in me già si propaga ,
E'l grato core su le labbra è spinto.

A lodare i tuoi pregi eccomi accinto ,
Nè canterò , che sei leggiadra e vaga
Che mille petti ogni tuo sguardo impiaga ,
O che Amfion dalle tue dita è vinto.

Son vanti questi al bel sesso non rari :
Ma ben dirò , che nelle grandi idee
Vai degl' ingegni più sublimi al pari.

Dirò , che fra gli don delle tre Dee
Sol quelli di Minerva a te son cari ,
E che il ferro d'Apollo a te si dee.

R É P O N S E.

Monsieur le Duc ,

Je ne vous remercierai pas dans le langage des dieux , des vers que vous m'adressez. Vous me créez si séduisante dans ces beaux vers , que si je prenois vos éloges au pied de la lettre , vous feriez de moi un nouveau Narcisse. En couronnant votre génie , je n'ai fait qu'un acte de justice , & c'est à Apollon seul

à qui vous devez rendre graces de cette couronne qu'il laissa tomber sur votre tête lorsqu'il quitta la terre pour voler dans l'Olympe. Pour moi, M. le Duc, je n'ai d'autre mérite que d'avoir su deviner l'intention du Dieu qui vous a si bien inspiré, & dont vous êtes le favori.

Je ne me suis pas trompée, en pensant que l'estime & l'amitié que la Reine me témoigne vous feroient plaisir. Le génie que vous avez n'exclut pas certaines faiblesses, & nous aimons à trouver dans les autres les mêmes préventions que nous avons pour ceux qui nous sont chers. Vous voyez que je ne me flatte pas peu; mais il est si naturel de se croire aimé de ses amis, qu'il est impossible de ne pas s'abandonner à cette idée.

Les bontés qu'a pour moi cette auguste Princesse, & que les courtisans appellent distinction, flattent bien plus, je vous assure, mon cœur que ma vanité, car je l'aime. Une certaine sympathie me parla
pour

pour elle dès le premier instant que je la vis ; il me sembloit que je ne faisois que la revoir , & que je la connoissois depuis long-temps. L'esprit seul ne fait pas ces espèces de miracles ; ils n'appartiennent qu'au cœur ; c'est lui qui nous rapproche , & qui fait dans un instant ce que l'esprit n'opère que lentement & d'une manière pénible. Mais ne craignez rien pour ma philosophie , la vanité ne la séduira pas. Cette sympathie n'ira pas plus loin ; je retiendrois mon ame. Les barrières du Trône contraignent le cœur , arrêtent les élans de la sensibilité , & ne permettent que le respect : sentiment grave , sérieux , qui intimide le sentiment lui-même. Ainsi consolez-vous de n'être pas Roi ; le sentiment vaut bien une couronne.

Ne voilà-t-il pas encore une lettre de quatre pages ! Je ne fais point finir lorsque je vous écris ; l'amitié est presque aussi diffuse que l'amour. Adieu.

L E T T R E X X I V .

A Madame la Princesse de.....

Marseille, ce 28 Septembre 1782.

MADAME,

Je suis toujours plus charmé des lettres dont vous voulez bien m'honorer, & je suis flatté de l'esprit & du génie qui y brillent par-tout, comme si cette gloire m'appartenoit. Je sens pourtant bien, dans cette correspondance, de quel côté elle est; je ne me fais à cet égard aucune illusion: mais enfin si la gloire de penser & d'écrire aussi bien que vous me manque, j'aurai celle d'avoir constamment rendu justice à un mérite qui se développe en toute occasion d'une manière si heureuse.

Il me semble que vous vous trompez fort, lorsque vous craignez que l'air de

Naples n'ait influé sur votre ame , sur votre esprit & sur votre raison ; sans doute il n'arrive ~~que~~ trop que le corps se ressent de ces fâcheuses influences. Mais il arrive aussi quelquefois que l'ame en est plus sensible , plus délicate , & le génie plus sublime , plus élevé , plus étonnant ; ce qui compense avec usure la gaieté ; qui rendoit aimable & séduisant dans la pleine santé. Si pour ces sortes de sensations il y avoit un miroir , vous y verriez facilement ces effets ; mais il est trop vrai , d'un autre côté , qu'une société , & un monde composé d'êtres peu spirituels & peu accoutumés à penser , forment une atmosphère qui épaisit l'entendement le plus subtil ; il faut de l'émulation , il faut le desir & l'espérance de plaire à des hommes qui en soient dignes , pour donner à l'imagination le ressort nécessaire : mais il en est qui sont si heureusement nées , qu'elles triomphent de tout , surmontent tout , & se nourrissent en quelque sorte sans alimens.

Vous me rendez, Madame, pleinement justice, lorsque vous ne doutez pas de l'intérêt que je prends à tout ce qui vous arrive. Je suis enchanté & ravi de l'accueil que vous avez reçu de la Reine de Naples. Je vois que cette auguste Princesse a, par son éducation & par son esprit, le tact heureux & fin de distinguer une Princesse que la nature elle-même distingue par des dons si rares.

Tout ce que vous me dites sur les graces, sur l'esprit & le cœur de cette auguste Princesse, & de votre penchant pour elle, est infiniment précieux.

Je vous ai écrit avec naïveté mes sentimens au sujet de votre lettre sur Paris; j'enchéris, ce me semble, encore sur la juste critique que vous en faites. Ce que vous appelez les apperçus d'une femme vive & sensible, sont les réflexions profondes d'un esprit supérieur qui s'exprime avec toute la grace de votre sexe, & toute l'énergie du nôtre. Vous avez néanmoins du penchant pour cette grande & belle

ville ; c'est que , malgré ses défauts , les beautés de la nature & de l'art que vous avez peintes en poëte charmé , & non en critique , en rendent le séjour enchanteur ; c'est un amas étrange de choses admirables & d'êtres ridicules. Cependant les beaux génies qui produisent ces chefs-d'œuvres de l'art existent dans cette capitale ; mais ils sont éparpillés & presque ignorés dans le vain tourbillon du monde. On voit beaucoup plus les résultats de leurs esprits que leurs personnes , & ce sont eux qui entretiennent ce goût précieux , qui fait de Paris la première ville de l'univers.

Le plaisir que me font vos lettres , me prépare toujours à de nouveaux plaisirs ; celles que vous m'annoncez sur Naples sont attendues avec une impatience proportionnée à leur mérite. On voit beaucoup de gens qui ont voyagé par-tout , mais il y en a bien peu qui n'eussent mieux fait de rester chez eux ; ils ont ramassé les vices & les ridicules des autres pays ,

& se font bien gardés d'étudier d'une manière utile & agréable les mœurs des peuples. Ils ne font pas plus étonnés des grands monumens, qu'attristés par la vue d'une mafure ; ils ont une ame *inexaltable*. Les Auteurs qui ont écrit leurs voyages, n'ont, pour l'ordinaire, pas plus de cœur que ceux dont je parle n'ont d'esprit ; de forte que des lettres comme les vôtres feroient des ouvrages précieux pour des indifférens. A plus forte raison pour moi, dont les merveilles que vous produifez avec tant de facilité ne doivent pas diminuer l'enthoufiafme.

Vous avez très-bien fait de commencer la lecture des grands Auteurs de l'antiquité. Celle des Historiens & des Philosophes ; est prefque la feule qui puiſſe donner du plaifir lorsque l'on ignore les langues anciennes ; car pour les Poëtes ; il faut renoncer à les connoître. Je pourrois vous faire une peinture féduifante de leur imagination, de leur efprit, de leur goût, de leur abondance, du charme de

leur style , & de cette espèce de magie qui fait qu'on ne les quitte jamais sans douleur ; mais je ne veux point augmenter vos regrets , la plupart des traductions les défigurent assez pour les rendre souvent ridicules , & toujours illisibles & ennuyeux.

Tacite , aussi Philosophe qu'Historien , dont vous êtes enchantée , est en effet un homme extraordinaire par les grands sentimens , les pensées profondes , & l'énergie du style ; cela vaut un peu mieux que nos Historiens , qui ne sont ni vrais , ni éloquens , ni Philosophes. Cette gloire manque à la littérature Françoisé.

Je vous dois un compliment , & à M. le Duc de Belfort sur son sonnet , & sur votre réponse à ce sonnet ; l'un & l'autre sont très-beaux. Les Poètes que vous créez & que vous inspirez , le sont mieux que beaucoup de ceux qui invoquent Apollon ; & quelques productions , comme celle de M. de Belfort , vous vaudroient des temples où l'on iroit recevoir

des réponses & des inspirations divines.
Je suis avec l'attachement le plus invio-
lable & le plus respectueux,

Madame,

Votre très-humble, &c. &c.

S.... V....

LETTRE XXV.

A M. S.... V.... à Marseille.

Naples, 30 Septembre 1780.

SI vous ignorez l'origine de Naples ;
la voici. Vous savez que les Syrenes déses-
pérées de n'avoir pu charmer Ulysse, se
dispersèrent dans les mers pour y cacher
leur honte. Parthénopé, après avoir erré
long-temps, vint échouer sur ce rivage,
où on lui éleva un tombeau. Sur ce tom-
beau fut bâtie Naples.

Il semble que les cendres de cette sé-
ductrice aient laissé l'empreinte de son
caractère aux habitans, qui ont toute sa

ruse sans avoir ses charmes séduisans.

La situation de cette ville est ravissante. Bâtie au pied d'un côneau toujours verd , elle s'élève en amphithéâtre , & forme deux demi-cercles autour de la mer. Cette mer n'est jamais orageuse ; elle est toujours calme & tranquille : on diroit qu'elle a déposé ses fureurs dans ces riantes contrées.

L'autre jour je voulus voir l'ensemble de ce beau tableau , & j'allai par mer à quelques milles de Naples. Là je fis arrêter mon bateau au sein des ondes. Quel spectacle ravissant ! je voyois d'un coup d'œil tout le golfe de Naples ; j'avois devant moi une vaste mer , ou plutôt un bassin clair & transparent ; à droite , le riant côneau du Pausilippe , qui se perd insensiblement dans la mer , & Pouzzol ; vis-à-vis le délicieux golfe de Baie , en suivant la côte le long de la mer , les charmantes îles de Procida , de Nisida , d'Ischia , de Caprée , Mola , Sorrento , Massa , & Castelamare. Au fond du

tableau , le Vésuve , isolé , lançant dans les airs des traits de feu & de flammes de mille couleurs , qui retomboient en pluie. A ses pieds Portici , les villes ensevelies dans ses cendres , & les riantes campagnes qui semblent placées là pour distraire de ce tableau effrayant & terrible ; dans le lointain , une chaîne de montagnes ; enfin Naples en amphithéâtre. La population , le grand mouvement de cette côte , embellissoit & animoit encore le tableau.

Je ne pouvois m'arracher du sein de la mer ; j'aurois voulu y fixer ma demeure. Un charme m'y tenoit enchaînée ; quelle magie ! tant que le jour dura , je ne pus en sortir. Lorsque je vis paroître la nuit , je m'en fus doucement , doucement dans mon bateau côtoyant le rivage. La lune parut , & me présenta un spectacle encore plus intéressant. Sa lumière douce , mélancolique , répandoit sur ce tableau un coloris pâle ; éteint , & des nuances si délicates , qu'en l'observant je sentoîs naître en moi un

calme heureux, & mon ame sembloit se reposer des vives impressions que lui avoit fait éprouver ce spectacle animé par l'astre du jour. Est-il possible, disois-je en m'éloignant, que des contrées si belles, si animées, si riantes, & qui devroient être la patrie des belles imaginations, ne produisent plus que des êtres apathiques qui semblent accablés des dons de la nature, & qui dans le sein des richesses ne sont que des misérables ? Sans doute ces contrées n'ont point été créées pour l'homme. Le terrible volcan qui est dans leur sein ; la grande activité du climat, qui, en donnant trop de vie, par cela même la détruit, sont des signes de la nature qui avertissent l'homme de fuir à jamais ces contrées : mais ce n'est pas la seule fois qu'il est sourd à sa voix.



L E T T R E X X V I.

Au Même.

Naples , 8 Octobre 1780.

LE souvenir de Rome me poursuit ; je cherche par-tout quelque trace Romaine , je regarde les temples , les palais , les statues : mais tout ce qui s'offre à mes yeux me dit , tu n'es plus à Rome. Tout le charme de Naples est dans son climat & dans sa situation , sa situation sur-tout. Cette grande ville s'étend irrégulièrement sur les côteaux & dans la plaine ; ce qui en favorise la perspective , & lui donne , comme vous venez de voir , la forme d'un amphithéâtre. Son aspect sans noblesse n'annonce point une grande capitale. Les rues , pavées de lave , sont assez larges , assez alignées ; mais les édifices qui les bordent n'ont rien de frappant. Les maisons sont vastes , très-élevées , mais sans

décoration extérieure ; elles sont couvertes en terrasses , ce qui offriroit des jardins suspendus , si l'on aimoit ici les fleurs & la verdure. Mais les cours noires , sales , infectes , l'excessive mal-propreté dont les sens sont blessés en y entrant , prévient défavorablement contre l'éducation & les mœurs des habitans.

L'abrutissement , l'abandon du corps sur-tout dans les riches , annonce une ame qui ne sent plus sa dignité. Lorsque le corps tombe dans l'avilissement , l'ame est déjà avilie , ou le fera bientôt. Le goût de la propreté tient plus qu'on ne croit à la fierté & à la délicatesse de l'ame.

Mais laissons les habitans ; sortons de leurs maisons , & revenons à la ville. Elle a beaucoup de Places , mais pas une de belle ; des fontaines d'une décoration gothique , des obélisques de mauvaise forme , chargés d'ornemens lourds , bisarres. Le grand nombre de vagabonds déchirés , mais galonnés , & à longues épées qui battent continuellement le pavé , donnent

à cette ville l'air de la mauvaise compagnie.

Il y a peu de beaux palais , & sur trois cents églises , on en cite peu de belles ; plusieurs sont élevées sur des temples antiques.

Le temple de Mercure est devenu celui des Apôtres ; celui de Castor & Pollux a été consacré à S. Paul & à S. Pierre. Les colonnes du péristile du temple antique ornent la façade & la porte de cette église ; le théâtre où Néron chanta pour la première fois en public , lui sert de cloître : on apperçoit encore les restes de sa magnificence dans les colonnes de granit qui soutiennent les arcades. Cette église est d'une construction élégante , ornée de statues , de bas-reliefs en argent , & de tableaux où l'on admire le pinceau fier & poétique de Solimeni.

Sur le tombeau de Parthénope s'élève l'église de Saint-Jean.

Le temple d'Apollon est changé en cathédrale : c'est dans une chapelle de cette

église qu'on conserve le sang de saint Janvier. Cette relique est fort bien logée. là : cette chapelle est d'une magnificence céleste. L'architecture en est noble & élégante ; elle est ronde , & entourée de quarante-deux colonnes de marbre de Sicile , & d'un grand nombre de statues de bronze. Les ornemens faillans sont dorés ; la coupole est peinte par Lanfranc , les angles par Dominicain : on y admire le génie fier & hardi de leur pinceau. Le tableau du grand autel est de l'Espagnolet ; il représente un miracle qui demandoit tout le prestige du pinceau de ce peintre. C'est saint Janvier sortant de la fournaise.

Le trésor est d'une richesse prodigieuse. Que fait donc saint Janvier de cet amas d'argent , d'or & de pierres précieuses ? Il faut avouer que les Italiens sont bien désintéressés ; ils s'appauvrissent pour enrichir leurs saints. Mais au moins celui-ci n'est point ingrat , car il témoigne deux fois par an sa reconnaissance aux Napolitains.

tains par la liquefaction de son sang : mais voilà assez d'églises pour un homme qui n'y croit pas.

Les théâtres, vrais temples des Italiens, sont très-beaux. Le théâtre neuf est d'une forme élégante, & joliment décoré ; celui des Florentins est moins élégant, mais pourtant fort joli : ils ont l'un & l'autre cinq rangs de loges. Pour celui de Saint-Charles, qu'on appelle théâtre royal, c'est en effet le roi des théâtres par sa grandeur, sa magnificence, & le plus vaste des théâtres modernes.

On y arrive par trois belles avenues ; la salle est un ovale, autour duquel règnent sept rangs de loges revêtuës de glaces, & décorées de sculpture dorée ; elles peuvent contenir dix ou douze personnes assises : il y a trente-six loges à chaque rang. La loge du Roi, superbement ornée, fait une belle perspective à l'avant-scène ; le parterre a seize rangs de sièges larges & commodes ; la scène est immense, un char attelé à huit chevaux

vaux y tourne à l'aise ; les spectacles y font de la plus grande magnificence ; les décorations , les costumes des acteurs , la musique , les danses , tout y est imposant & superbe.

Le palais du Roi est beau , & sa situation délicieuse ; il a d'un côté la mer bordée de divers payfages , de l'autre une grande place. Son architecture extérieure , composée de trois ordres , a de la grandeur. La cour est décorée de deux rangs de portiques l'un au-dessus de l'autre , dont les arcades sont soutenues par des colonnes de granit. L'escalier est beau , & annonce un palais : on y est arrêté par le Tage & l'Ebre , figures colossales , qui , placées là , semblent être les symboles des barrières qui environnent le trône.

Dans l'intérieur règne cette magnificence ordinaire à la demeure des Rois ; il y a de beaux plafonds en peinture , & une précieuse collection de tableaux.

L'inconstance m'a fixée ; je me suis arrêtée devant un amour aîlé , couché sur

un drap blanc ; ses aîles , dont les plumes font doucement agitées , semblent prendre l'essor. Cette agitation est si gracieuse , qu'elle m'a fait trouver un instant l'inconfiance aimable ; mais en me tournant vers une Lucrece d'une beauté ravissante qui s'enfonce le poignard dans le sein , avec le noble courage de la vertu , j'ai jeté un regard de dédain sur les aîles de l'amour.

Des appartemens du Roi & de la Reine , on passe sur une terrasse délicieuse ; c'est un jardin suspendu sur la mer , orné de bustes & de vases de marbre , où l'on se promène sous de jolis berceaux d'orangers , interrompus de temps en temps par de petites coupoles formées des mêmes feuillages ; on a devant soi une grande étendue de mer , à gauche le Vésuve , les villes , les villages , & les maisons de campagne qui l'avoisinent.

Sur le côleau du Paufilippe à Capo di Monte , il y a un autre palais royal d'une belle & grande architecture dans une situation riante & pittoresque : il est bien

dommage qu'il soit abandonné. Cet abandon frappe en y entrant ; ce n'est plus qu'un Museum qui renferme une superbe collection de médailles , de camées de toute espèce , & de tableaux , où l'on reconnoît le génie des Raphaël , des Corrège , des Caravage , & autres grands peintres. J'ai été sur-tout frappée de la beauté céleste d'une Madonna de Raphaël ; elle n'a rien de terrestre. L'immortalité est empreinte dans ses yeux , dans toute sa personne. Malgré la situation de ce palais sur une montagne , on y trouve un parc auquel on pardonne sa sauvagerie en faveur de sa situation.

Je vais descendre au pied de ce côteau ; & me promener dans un jardin délicieux , où je vous laisserai après ma promenade.

Trois belles avenues y mènent ; aux deux côtés de l'entrée principale , je trouve de jolis pavillons ornés de portiques qui servent de cafés ; de-là j'entre dans la grande allée qui est entre deux berceaux

ou galeries ouvertes , sous lesquelles sont des bancs de repos. En dehors règnent , de chaque côté dans toute la longueur du jardin , des parterres Anglois & François , séparés par des pièces d'eau. Au centre du jardin , est un grand bassin jaillissant. Je vais y voir les Dieux marins ; ils sont d'une figure bien peu divine.

Autour d'une partie de l'enceinte sont des niches qui renferment des statues ; l'autre partie forme un siège autour de la mer.

Cette promenade est sur-tout ravissante par sa situation ; elle a d'un côté le riant côteau du Pausilippe , qui forme un demi-cercle , & lui fait amphithéâtre , & la partie de la ville bâtie aux pieds de ce côteau ; de l'autre côté on a une vaste mer , tout le golfe de Naples , les petites îles qui sont vis à-vis , & dans le lointain une chaîne de hautes montagnes qui terminent ce tableau , si bien dessiné par la nature.

Tous les soirs , dans cette saison , on illumine cette promenade ; les galeries en

verdure , la grande allée , l'enceinte du jardin , les pavillons qui sont au bout , tout est illuminé. Les berceaux & la grande allée forment trois galeries de lumière , qui se répètent dans la mer l'espace d'un mille que s'étend cette promenade. Figurez vous donc ce magique coup d'œil , puisque je ne puis vous le faire voir ni vous le peindre.

Hier au soir la douce clarté de la lune se mêlant à celle de cette illumination , en tempéroit l'éclat , & répandoit dans tout ce jardin une lumière magique qui jettoit les sens dans le ravissement. En y entrant , je crus être dans les Champs Elisées ; je doute qu'ils soient plus beaux , qu'on y éprouve de plus douces sensations , & qu'on y soit plus heureux.

Une auguste mortelle m'y aborde tous les soirs. Par ses fréquens rapprochemens , par sa bonté amicale , elle achève l'illusion , & me transporte dans ces lieux fortunés où les Rois ne sont que des ombres. . . . Adieu.

LETTRE XXIII.

Au Même.

Naples , 6 Octobre 1780.

JE vois tout , car je veux voir & pour vous & pour moi. Je viens des catacombes ; le croiriez-vous ? j'en suis fâchée , car j'en ai emporté tout le lugubre.

C'est une espèce de ville à trois étages qui s'étend à deux milles sous terre dans le centre des montagnes , & dont les rues & les places sont bordées de tombeaux placés les uns sur les autres. Je l'ai parcourue à la lueur des torches ; quel lugubre !

En entrant dans cette ville des morts ; en observant ces vastes tombeaux , ces inscriptions , ces chapelles , ces autels rustiques , ces foyers où les vivans étoient mêlés avec les morts ; je gémissois sur l'humanité , dont tout ce qui m'envi-

ronnoit me retraçoit la foiblesse malheureuse & la méchanceté persécutrice.

En parcourant Naples , je trouve à chaque pas des monumens qui me remplissent de terreur & d'épouvante. En passant dans la place du Peuple , je vois l'endroit où Conradin & Frédéric , les deux derniers rejetons des maisons de Suabe & d'Autriche , furent décapités à l'âge de dix-sept ans par ordre de Charles d'Anjou, qui disputoit le Royaume de Naples à Conradin , qui en étoit l'héritier. Cette noire tragédie est peinte à fresque sur les murs d'une chapelle , bâtie à l'endroit même de l'exécution. Près de là , dans l'église des Carmini , est leur tombeau ; on voit sur la porte la statue d'Elisabeth , mère de Conradin , à genoux avec une bourse à la main. C'est avec cette bourse , que cette mère infortunée vint d'Allemagne pour racheter son fils des mains de l'odieux tyran : mais elle arriva trop tard.

Dans la cathédrale , je vois le tombeau

du malheureux André , Roi de Hongrie ; étranglé par les ordres de sa femme Jeanne de Naples. L'építaphe atteste le crime à la postérité.

Dans la même église , le tombeau de Charles Duras , Roi de Hongrie ; qui vengea son sang en faisant subir à cette même Reine le même genre de mort qu'elle avoit fait subir à son mari.

Au Montoliver , le tombeau de cette même Reine Jeanne.

Dans l'église de San Giovanni , celui de Jean Caraccioli , triste victime d'un amour outragé. Jeanne seconde l'aima , le fit assassiner , & mourut ensuite de douleur & de remords.

Le château de l'Œuf , forteresse sur un rocher au bord de la mer , est le tombeau du dernier Empereur & de l'Empire Romain.

J'ai vu aussi la maison du fameux Mazaniello , homme de la lie du peuple , de la classe de ceux qu'on nomme lazaron , qui dans l'espace de quelques jours , fut
maître

maître de Naples , assassiné , couronné ; mort , & porté en triomphe au tombeau des Rois de Naples. O exemples terribles & funestes du pouvoir & des vicissitudes du trône.

LETTRE XXIV.

A M Mêmes.

Naples, 20 Octobre 1780. .

J'AI vu à Rome les prodiges des arts ; je ne vois ici que les merveilles de la nature. Elle agit toute seule ; l'homme l'abandonne à elle-même , & tombe dans l'inertie , parce qu'elle est sans cesse en action ; son activité le jette dans une telle paresse , qu'il ne sortira jamais de l'espèce de barbarie où il est plongé. L'orgueil que lui inspire son ciel , son climat , son pays , qu'il croit le plus beau & le meilleur de l'univers , le faux luxe , qui l'a surpris encore barbare , l'éblouissent , le trom-

pent , & l'empêchent de voir les ténèbres de son ignorance. On peut dire que l'homme ici est bien loin & bien près de la nature ; car il est à-la-fois barbare & dépravé.

La nature , toujours moins effacée dans le peuple que dans la classe des autres hommes , offre dans celui-ci toutes les singularités , les bisarregies & les contrastes qu'on voit en elle dans ces contrées. Sa mobilité modifie , change & varie son être de mille manières , & en fait une espèce de caméléon. D'une vivacité convulsive , il passe à l'instant à l'abattement de la stupeur ; il est pétulant & tranquille , lâche & téméraire , simple & fourbe , superstitieux sans religion , fripon à l'excès sans être pourtant intéressé ; il ne filoute , n'escroque que pour se livrer à l'oisiveté , à la paresse & à une inaction , qui est sa passion dominante & sa suprême volupté. Il trouve le bonheur dans le néant de lui-même. On diroit qu'il n'est mû que par les esprits viraux , & que l'ame en lui est dans

une profonde léthargie. Ces contrastes se montrent aussi dans son physique. Les traits du visage, la physionomie, les mouvemens, les gestes, sont ceux d'une nature hardie, mais brute, âpre, abandonnée à elle-même, point humanisée, point corrigée, point embellie par l'art de l'éducation, par cet art enfin qui fait de deux hommes de la même espèce ; deux hommes si différens.

Mais le physique ne se dégrade jamais tant, abandonné à lui-même, & peut plutôt se passer de culture ; l'autre partie de nous-mêmes, bien plus précieuse, tombe dans une langueur, dans une léthargie mortelle, ou se dégrade dans son affreux réveil.

Tel est ce peuple ; font-ce là les descendans des Grecs ? Ils prouvent bien que tout dégénère, & même l'homme. Cette heureuse organisation, ses sens parfaits, si fins, si délicats, si propres à saisir & à embellir la nature, sont devenus obtus, & lourds : les beaux arts ne naîtront

plus ici. Un peuple si dégénéré , si dégradé , ne peut avoir les idées du vrai beau : une nature , si enlaidie , ne sauroit servir de modèle. En voulez - vous une preuve ? Aux portes de Rome , Naples reste dans la barbarie , & n'a ni Peintre , ni Sculpteur , ni Architecte. J'ai perdu ici l'opinion où j'étois que Naples fût la patrie de la musique , comme on le croit généralement. Le chant désagréable du peuple , qui ne consiste que dans des sons confus & mal articulés , son organe dur , son intonation toujours fautive , tout cela m'a fait connoître , que si Naples eut la primauté sur les autres villes d'Italie dans cet art agréable , c'est par ses écoles musicales , qui donnèrent des Musiciens célèbres à toute l'Europe , & non par cette heureuse organisation qui distingue les autres peuples d'Italie. On dit pourtant que dans certaines provinces du royaume de Naples le peuple y est mieux organisé , & laisse encore un peu deviner son origine grecque. Aprile , mon maître de chant , l'un des

plus célèbres chanteurs de l'Italie , né dans une de ces provinces , m'a dit que le chant de ces peuples est si beau , si agréable , leur organe si flexible , & leur intonation si juste & si parfaite , qu'il a passé souvent des nuits entières à les entendre chanter. La plupart des modulations de leurs airs ressembtent parfaitement à l'ancienne musique Italienne , qui est la musique par excellence , & que les Italiens pourroient bien avoir imitée des Grecs , qui , ayant excellé dans tous les arts , avoient sans doute atteint la perfection dans celui-ci , où il ne faut pas moins de génie & d'imagination que dans les autres ; ce qui me le feroit croire , c'est que les peuples de ces contrées , anciennement Grecs , conservent encore un chant parfait , & qui a très-peu de rapport avec le chant de la nouvelle musique Italienne.

J'ai examiné plusieurs de leurs airs ; il seroit à désirer , pour la perfection de l'art , que les nouveaux maîtres de musique Italienne imitassent ce goût simple & su-

blime, cette mélodie sans prétention, pleine d'expression & de naturel, & qui a je ne fais quoi d'antique, & respire le bon & le vrai goût.

J'ai fait à ce sujet une remarque, qui ne me laisse presque aucun doute sur la véritable origine de la musique Italienne. En examinant les airs du peuple des provinces de Naples, j'ai trouvé qu'ils avoient beaucoup de rapport, & même de ressemblance avec ceux que chantent les payfans des campagnes de Marseille, qui, comme Naples, fut une colonie grecque. La composition des uns & des autres de ces airs est absolument la même, & ne paroît différer, quand on les entend sans les lire, que par la différente manière de chanter, qui, chez les Provençaux, est grossière & barbare, & dans les peuples des provinces de Naples a une finesse, une grace, une délicatesse dans les modulations, presque inimitables à l'art. Je pense donc que l'ancienne musique Italienne n'est que la musique Grecque régénérée.

Je reviens à ce que je vous disois tantôt ; si Naples eut la supériorité dans cet art sur les autres villes d'Italie , c'est à de grands maîtres qu'elle la doit. Pourpore , Scarlati , & Durante , furent les chefs de l'école musicale , & firent naître l'art créé par les Grecs , où l'élevèrent à cette perfection qu'il atteignit sous ces grands maîtres ; Durante , sur-tout , fut le Raphaël & le Michel Ange de la musique : génie créateur qui poussa l'art à un degré de sublimité auquel on n'auroit jamais pensé qu'il pût atteindre. Il devint le peintre de la nature & des passions , en exprimant par des sons leur vrai langage : invention ; fécondité , vérité , expression sublime , coloris précieux , ombre , clair obscur. Ses compositions sont des tableaux qui représentent au vrai toutes les passions & les différens objets de la nature ; le murmure d'un ruisseau ou d'une fontaine , une forêt agitée par les vents , un torrent impétueux , une tempête , le tonnerre qui éclate & retentit dans le lointain , la mer en cour-

roux, un volcan vomissant des flammes ; enfin tous les grands objets que nous présente la nature. Il n'est pas moins heureux, moins sublime en peignant les passions & les affections de l'ame.

Les charmes & les tourmens de l'amour, les tendres épanchemens de l'amitié, la haine, la pitié, la colère, le désespoir & les larmes ; tous ces objets, tous ces sentimens divers, étoient des sujets heureux pour ce beau génie. Il fut le maître de tous les maîtres célèbres du siècle. Pergolèse, Jomelli, Taradella, Traetta, Paisello, Piccini, Sacchini, tels furent ses écoliers.

Ce grand maître, qui avoit senti que dans les arts qui imitent la nature, il faut abandonner le génie à lui-même, livroit ses élèves à leurs impulsions naturelles ; tous se sont signalés dans cet art charmant ; mais aucun n'a pu atteindre ce génie musical, vraiment privilégié de la nature.... Adieu.

L E T T R E X X V.

A la Même.

Naples , 30 Octobre 1780 :

J'A I passé la soirée à l'Académie ; quelle Académie , direz-vous ? celle des beaux arts ? non. Celle des sciences ? non. C'est donc l'Académie des belles-lettres ? encore moins. On appelle ici Académie l'assemblée de la Noblesse. Cette assemblée , très-brillante , s'entretient par souscription ; elle se tient dans un palais situé au bord de la mer , composé de vastes galeries qui communiquent à des pièces qui sont autour très-éclairées. Là on joue aux cartes , aux dames , aux échecs. On se promène , on forme des cercles avec ses connoissances pour causer. Il y a aussi une pièce séparée pour le jeu de billard. On y trouve jusques à un cabinet de toilette pour les dames ; au rez-de-chaussée , des

cafés pour fournir des rafraîchissemens.

Cette assemblée , quoique composée ordinairement de deux ou trois cents personnes , est sans confusion : l'aifance & la décence y règnent. Elle commence à la fin du jour , & finit à minuit ; il y a concert le mardi , & bal le jeudi. C'étoit aujourd'hui le jour du concert ; Aprile & la Déamici y ont chanté un duo. Jugez de mon enthousiasme ; ah ! quels accords ! quel ensemble ! quelle science dans les modulations & dans l'expression ! Je ne pensois ni ne voyois ; je n'existois que par l'ouïe.

La Reine y a amené la Duchesse du Nord. Les hommes & les femmes , prévenus de cette apparition , étoient d'un éclat éblouissant : jamais tant d'or , de perles & de diamans ; mais la beauté & les graces ne s'y trouvoient point , & résidoient seules dans ces deux augustes Princesses : on diroit qu'épouvantées par les volcans , elles fuyent Naples. Adieu.

L E T T R E X X V I.

A la Même.

Naples , 3 Novembre 1780.

Les Napolitains aiment passionément le luxe ; mais ce n'est point ce luxe agréable qui réconcilie un peu avec la civilisation , & nous fait oublier tout ce que nous avons perdu de bonheur en renonçant à l'état sauvage. Ils ont ce luxe qui en est encore voisin , & le premier que les sauvages doivent prendre en se rapprochant des peuples civilisés ; je veux parler du luxe qui frappe les sens.

L'éclat , la parure , la décoration , la représentation , les fonctions bruyantes & fastueuses ; tout ce qui parle aux sens & leur en impose. Enfin ce grand appareil que l'on quitte lorsque le goût suit la civilisation ; car à Paris & à Londres on devient simple , & à Naples on est encore

brillant. Ce luxe les poursuit jusqu'au tombeau ; ils y vont en gala. Les pauvres emploient tout ce qu'ils ont gagné pendant leur vie pour se faire enterrer après leur mort.

Il y a quelques jours que nous rencontrâmes un superbe convoi. Le mort , à visage découvert , guirlandé de fleurs , couvert d'or , de perles & de brillans , étoit dans une espèce de catafalque , qui porté d'une manière invisible , s'élevoit jusqu'au second étage des maisons ; un cortège nombreux & plaisamment imposant suivoit ; une musique lugubre & pathétique célébroit cette pompe funèbre. Le P** vouloit l'éviter , car la philosophie moderne s'arrête là tout court. Mais moi qui ne suis point philosophe , & qui me conforme à ce que veut la nature , je voyois passer le mort avec une sorte de gaieté , tant le lugubre des idées naît de l'appareil des choses , & je lui disois , comme j'aurois dit à un enfant pour le distraire de la peur : Eh , ne vois-tu pas qu'il va au bal

au lieu d'aller à l'autre monde ! Mon philosophe , comme l'enfant , se rassura , & se mit à rire.

Cette plaisanterie me réconcilie un peu avec la mort , qui fait peur à tout le monde , & qui n'est dans le fond qu'un épouvantail de notre imagination.

Adieu ; ne pensez qu'à la vie , vous qui trouvez dans votre ame & dans votre esprit tant de choses pour l'aimer , & la faire aimer aux autres.



L E T T R E X X V I I .

All. Même.

Naples , 6 Novembre 1780.

JE viens de voir Caserte , où j'ai promené toute la journée ma curiosité : c'est le Versailles des Rois de Naples. Le palais feroit digne des anciens maîtres du monde. Vanvitelli , qui en est l'architecte , a été là le rival de Michel Ange dans la grandeur des idées & la noblesse du style : tout y est en grand , tout y est colossal ; mais il y a tant de régularité , tant de justesse , tant d'unité & d'harmonie dans les proportions & dans l'ensemble de l'édifice , que les sens admirent sans être étonnés.

La forme est un carré parfait à quatre façades , d'une architecture noble & simple , composée de pilastres , & de deux ordres de colonnes qui s'élèvent jusqu'au comble de l'édifice , & soutiennent de

larges frontons décorés de sculpture. Quatre corps de bâtimens , séparés par quatre cours quarrées , forment l'intérieur de ce palais. On y entre par quatre colonnades de marbre , ou galeries couvertes qui aboutissent à un vestibule , au milieu duquel est le grand escalier , qui est le chef-d'œuvre de l'édifice. Il est entièrement revêtu de marbre précieux de diverses couleurs , & décoré de colonnes de même marbre ; on le prendroit pour l'avenue d'un temple des dieux. Une grande coupole , au centre de l'édifice , éclaire ce magnifique escalier.

La chapelle est en face ; elle n'est pas encore finie. Les marbres rares dont elle est entièrement revêtue , annoncent déjà sa magnificence.

Un grand fallon , de forme ronde , lui sert de vestibule ; il est orné d'un double rang de colonnes de marbre enlevées au temple de Sérapis , construit des mêmes matériaux & sur le même plan.

La distribution des appartemens du Roi

& de la Reine est noble ; mais aucun Souverain ne feroit assez riche pour orner & meubler ce palais d'une manière analogue à la magnificence de sa construction.

Le théâtre est un modèle de goût & d'élégance ; il est environné de colonnes d'albâtre , tirées aussi du temple de Sérapis , qui soutiennent le plafond & les loges , richement décorées. La scène répond à cette magnificence.

Mais la situation de ce palais gâte tout ; il est au pied de montagnes arides , dépouillées , dans une vaste plaine , où la vue s'égare sans se récréer.

Les jardins de ce palais sont dans les mêmes dimensions , & du même style ; mais ils ne sont qu'ébauchés. Il n'y a de fini que le parc & les bosquets , qui sont encore naissans.

Tout y est en grand ; l'aqueduc retrace la magnificence des Romains dans ces sortes d'édifices. Vanvitelli y a déployé toute la hardiesse de son génie ; il joint deux
montagnes

montagnes par trois ponts l'un sur l'autre , qui forment autant de galeries à arcades ouvertes , & conduit de trois lieues une rivière à Cazerte , en passant à travers des montagnes & des vallons. Elle arrive jusqu'au bout du Jardin Royal. Là elle se précipite en cascade du sommet d'une montagne en face du château , & retombe avec fracas dans un vaste bassin , dont l'enceinte & la décoration représentent les rochers de la mer. Au milieu sont deux petites îles , & à la suite de ce bassin , le long de la grande allée , sont des fontaines , des cascades , des napes d'eau. De distance en distance , des grottes , des galeries , de petits temples rustiques , où Neptune , environné de sa cour , jouit de son bruyant empire. Toutes ces différentes scènes d'eau forment une petite rivière , qui se perd dans ce vaste jardin. Le point de vue de la grande cascade sera admirable , lorsque les cent statues qui doivent jeter de l'eau seront placées de chaque côté.

J'ai eu l'honneur de faire ma cour à la Reine ; en vérité , ma philosophie pourroit bien expirer au pied de son trône. Quelle est aimable ! quelle est attachante par son ame , par son naturel , par les graces de son esprit , de sa personne ! on l'aime d'abord sans le savoir , sans s'en douter. Pourquoi est-elle Reine ? Sa couronne gêne & intimide mon cœur , qui voudroit s'abandonner à son penchant pour elle. Voyez donc combien nos affections nous rendent égoïstes ; mais non , mon cœur est plus désintéressé. Que ne puis-je la voir , au contraire , sur un théâtre plus digne encore de son génie. Cette auguste Princesse m'a présenté un tableau que j'ai sans cesse devant les yeux & dans le cœur ; elle me fit l'honneur de me dire , il y a quelques jours , qu'elle vouloit me faire connoître la famille royale : c'est donc aujourd'hui qu'elle m'a accordé cette faveur. En entrant chez elle , je l'ai trouvée entourée de tous ses enfans ; elle en avoit un sur ses genoux , un autre dans ses bras. Son

Altesse Royale la Princesse Marie-Thérèse , prodige d'esprit & de talens , étoit à côté de sa mère. Ce spectacle m'a émue ; des larmes ont roulé dans mes yeux ; j'ai pris aussi l'héritier du Trône sur mes genoux. Ce tableau d'une mère entourée de ses enfans , le plus touchant , le plus sublime qui soit sorti des mains de la nature , a parlé à mon cœur plus fortement que jamais. En voyant la tendresse maternelle exprimée d'une manière si belle & si touchante dans cette auguste Souveraine , il m'a semblé que cet exemple alloit multiplier les mères tendres , & que je les voyois en elle toutes réunies.

Puissent les femmes qui vivent sous son empire l'imiter , & observer , comme cette auguste Princesse , les devoirs sacrés que la nature imposa aux femmes en les honorant du titre de mère.

Je voudrois bien que la manie anti-royale , qui a saisi quelques têtes incapables pourtant de se gouverner seules , laissât au moins aux Rois les vertus qu'ils

ont, & n'allât pas jusqu'à vouloir effacer
& détruire en eux les traits que la nature
a gravés dans tous les cœurs.

Pourquoi à la fumée de l'encens qui
couvre l'atmosphère du Trône, & qui
étourdit les Rois, se mêlent sans cesse les
exhalaisons meurtrières de la calomnie ?
Hélas ! ne sont-ils pas assez à plaindre de
régner sur une espèce devenue si per-
verse, & dont on ne peut plus rien faire
de bon ?

Fin de la première Partie.





2u. 1171.

Epist.

